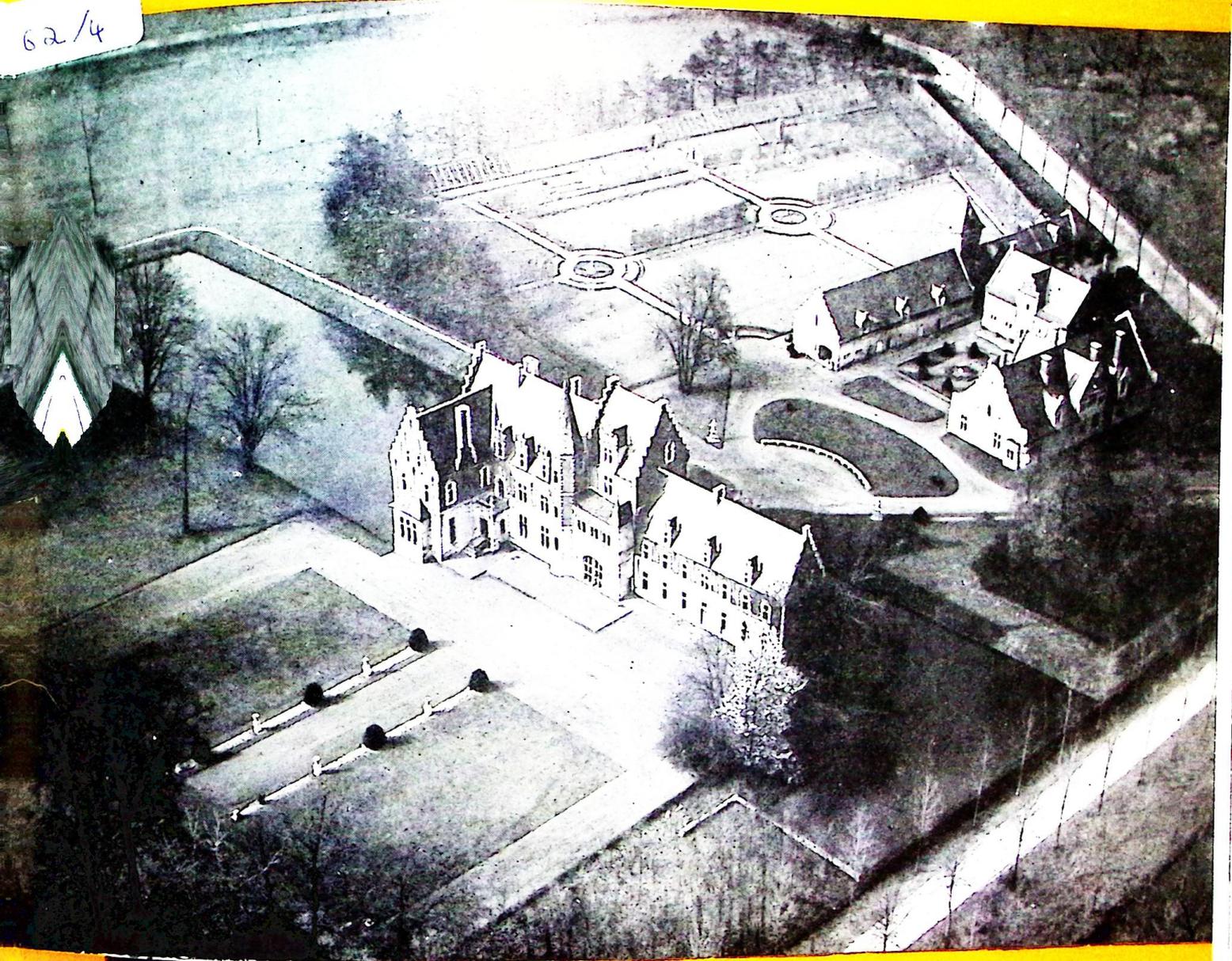


62/4



brabant

avril 1962 - n° 4 - mensuel

LA RÉGION D'ASSE



Le beau chemin conduisant à Terheyden.

Photo de Sutter.

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

ABONNEMENT : 80 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Lettre à M. J. Merlot,
ministre des Travaux Publics.
- Brabant, place forte du Tourisme.
M.-A. Duwaerts.
- Wemmel et son château.
Joseph Delmelle.
- La région d'Asse est délaissée à
tort par les touristes.
Emile Poumon.
- Le Polyptique d'Hakendover.
Jean Cette.
- Les sept siècles de Beersel.
Jacques J. Jacobs.
- Vieilles rues, vieux pavés.
Georges Winterbeek.
- Méditation autour du porche du
défunt Heideken à Ganshoren.
C. De Rie Du Bruncquez.
- Tapisseries récentes de Dubrunfaut.
J. Populaire.
- Dans le vallon où se niche Lombeek-
Notre-Dame.
Geneviève C. Hemeleers.
- Soirées et Midi du Toutisme.
Y. Boyen.

Les textes publiés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.

NOTRE COUVERTURE :

ELEWIJT. — Le Château du Steen,
résidence de P. P. Rubens.
(Cl. Polyfoto - Avion.)

Pour que soit sauvée
l'Avenue de Tervuren

TEL. 057/22.77.88 - 22.41.48

057/22.35.01 (3 L.)

Lettre à Monsieur J. MERLOT

Ministre des Travaux Publics

Monsieur le Ministre,

C'EST avec une émotion extrêmement vive que le Conseil d'Administration de la Fédération touristique du Brabant a pris connaissance des projets de votre Administration relatifs à l'avenue de Tervuren.

Depuis un quart de siècle, la Fédération touristique du Brabant s'est efforcée d'attirer l'attention, notamment au moyen de sa revue « Brabant », sur les beautés et les richesses des sites brabançons.

Depuis quelques années, notre Conseil n'a pu que constater la politique destructrice pratiquée par votre Administration à l'égard des beautés naturelles de la première Province du royaume. Aussi, c'est avec véhémence que le Conseil, unanime, s'élève contre ce nouveau crime que s'apprête à commettre votre Département.

Qu'il nous soit permis de vous demander d'intervenir afin que soit sauvegardée ce que les Bruxellois ont appelé « leur dernière promenade de la capitale ».

Permettez-nous de vous suggérer la convocation d'un Collège international afin d'éclairer le débat engagé, tout comme vous l'avez fait récemment et fort heureusement, pour la chapelle de Nassau.

Nous osons espérer que vous voudrez bien prendre en considération la protestation d'un organisme touristique qui a son mot à dire dans l'économie de la Province.

Veillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de notre très haute considération.

Le Secrétaire permanent,
Maurice-Alfred DUWAERTS.

Le Président,
Edgard SPAELANT

Pour que soit sauvée l'Avenue de Tervuren

LA PETITION AU ROI

Sire,

Je prends l'extrême liberté d'adresser à Votre Majesté cette pétition couverte de 64.255 signatures. Son objet consiste en la défense de l'un, parmi les plus beaux legs — et combien cher au cœur de tous —, que nous a laissés le Roi Léopold II : il s'agit de l'avenue de Tervuren.

Le Ministre des Travaux publics envisage l'aménagement de cette avenue, afin d'y accélérer encore l'écoulement du trafic routier. Mais ces travaux entraîneront l'inutile et affligeante suppression de plusieurs centaines de splendides marronniers. Ils aboutiront à transformer l'avenue de Tervuren en la plus banale artère à grande circulation, lui enlevant par là, ce caractère unique et prestigieux que tous se plaisent à lui conférer et que l'étranger même nous envie.

Dans nos villes de pierre et de béton, chaque arbre abattu augmente la pollution toujours croissante de l'air et nous enlève un peu de poésie. De plus, de par son auteur illustre, l'avenue de Tervuren fait partie de notre héritage national et, à ce titre seul, ne doit-elle pas être protégée ?

Dès la publication du projet ministériel, d'innombrables protestations n'ont cessé de parvenir. C'est au nom de toutes ces personnes, tant de ma commune que d'ailleurs, que je me tourne vers Votre Majesté pour La prier de nous accorder Son appui dans notre lutte pour la sauvegarde de ce patrimoine de notre pays.

Les raisons invoquées par le Ministre des Travaux ne peuvent justifier ce pitoyable démantèlement car la police locale a pris les mesures qui s'imposent pour assurer l'écoulement régulier du trafic sur l'avenue menacée. Le Ministre a pris la décision la plus regrettable et que tous, piétons, vieillards, enfants, parents et professeurs redoutent : la transformation de l'avenue de Tervuren en « autostrade » et par conséquent le massacre systématique de ces arbres sous les frondaisons desquelles les promeneurs aiment se retrouver.

Or, il existe de multiples autres solutions si dans l'avenir les difficultés s'accroissent. Elles seraient tout aussi efficaces : l'avancement de l'aménagement prévu de la chaussée de Wavre qui, comme l'a dit le Ministre, soulagera de 25 % la circulation de l'avenue de Tervuren; l'avancement de l'aménagement prévu du boulevard de la Woluwe qui détournera aussi une partie du trafic; l'avancement de la construction prévue de tunnels sous le square Montgomery et sous le carrefour de l'avenue des Celtes, qui permettra l'écoulement des véhicules sans arrêt aux signaux lumineux, etc., solutions qui n'entraînent pas la véritable amputation de cette avenue citée comme la plus belle des entrées de la capitale.

Telles sont, Sire, les raisons qui m'incitent à recommander cette pétition à la haute sollicitude de Votre Majesté.

Je prie Votre Majesté de daigner agréer l'expression de mon profond respect.

(s) Jean EVRARD,
Membre de la Chambre des Représentants
Bourgmestre de Woluwe-Saint-Pierre.

FIDÈLE à la politique qu'elle s'est tracée, de défendre, avec vigueur et une vigilance toujours en éveil, le patrimoine artistique et culturel de notre province, la Fédération touristique du Brabant n'a pas manqué de joindre sa vive protestation à toutes celles qui se sont élevées contre le monstrueux projet de saccager les arbres de l'avenue de Tervuren.

De son côté, la Société Centrale d'Architecture de Belgique a tenu à réaffirmer, une nouvelle fois, et publiquement, sa position à l'égard d'une politique de cette Administration au sujet des problèmes de l'urbanisme et de l'esthétique urbaine.

Elle rappelle notamment :

« Qu'il est irrationnel de vouloir résoudre certains problèmes de voirie importants en l'absence d'un plan général d'urbanisme;

» Qu'il est erroné de ne considérer que l'aménagement relatif de tronçons de voiries faciles, sans admettre qu'il y a lieu de résoudre en premier lieu et en principe l'embouteillage des carrefours par tous moyens appropriés, que ce soit en surface giratoire ou en tunnel;

» Et enfin, que le problème psychologique ou esthétique, représenté par l'existence d'arbres menacés d'hécatombe, ne saurait être soustrait d'une solution qui a à respecter les avantages réels de la beauté, de la sécurité et de la protection contre la pollution de l'air;

» La S.C.A.B. considère néanmoins, devant l'importance et la difficulté des problèmes sans cesse posés, qu'il y aurait matière en l'occurrence à faire appel aux concours d'idées des urbanistes, architectes et techniciens de tout ordre. »

BRABANT

PLACE FORTE DU TOURISME

PAYS de transition, terre de synthèse, Belgique en miniature, ces formules à la fois vivantes, chatoyantes, métaphoriques dont de nombreux auteurs et non des moindres ont usé à l'envi pour cliquer le Brabant, dont ils ont parfois abusé au point d'en édulcorer le sens et d'en amoindrir la portée, si elles restent congrues, pertinentes, pêchent, néanmoins, toutes, par leur propension marquée à une schématisation à outrance qui tend, en la dépouillant de ses éléments spécifiques, à offrir de notre province une image tronquée, mutilée sinon déjà faussée à la base.

Pour saisir, en effet, et comprendre pleinement la profonde originalité du Brabant, il ne suffit pas, loin s'en faut, d'être parfaitement informé des privilèges attachés à sa situation géographique, à la croisée des chemins, au carrefour de l'Europe, d'être instruit des apports culturels et artistiques dont il a bénéficié à pleines mains au cours des siècles, d'être averti de ses particularités géologiques et topographiques, d'être à même de discourir sur son potentiel ou ses ressources économiques. Un tel faisceau de connaissances acquises et développées en marge de toute perspective intérieure,

AARSCHOT. — L'admirable église Notre-Dame, chef-d'œuvre de l'art gothique de la vallée du Démer, est une saisissante illustration de ces œuvres typiques, issues du génie brabançon.

A l'avant-plan, le Béguinage restauré abrite, depuis peu, un attachant musée communal de folklore.

(Archives communales.)





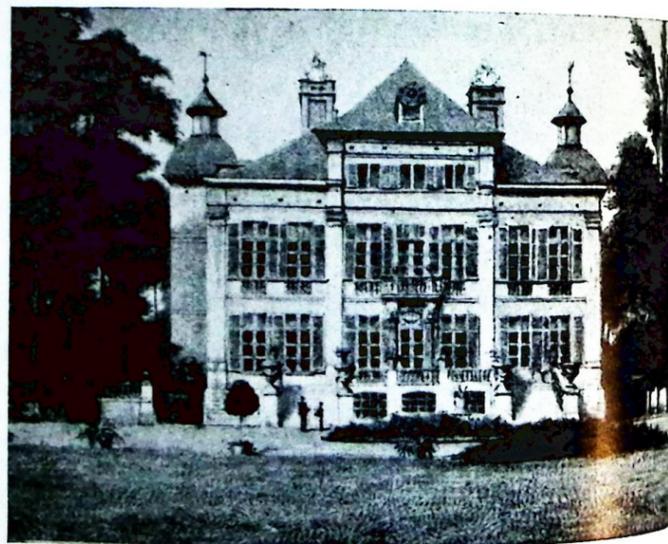
VILVORDE. — *Eglise Notre-Dame.*
(Photo : M Dessart.)

aussi étendues, aussi poussées, aussi approfondies soient-elles, n'aboutiraient, en dernier ressort, qu'à engendrer une contrefaçon grossière d'une réalité vidée, au préalable, de sa quintessence.

Pour saisir et comprendre pleinement l'originalité profonde du Brabant, il importe, avant tout, de prendre conscience de ce génie propre à notre province, de ce génie qui, loin d'accueillir passivement, de subir ces courants intellectuels, ces brassages et échanges humains qui ont perturbé, bouleversé la bonne ordonnance

de son milieu, les a progressivement assimilés, digérés, repensés suivant sa discipline particulière pour créer cet art, cette culture, cet humanisme brabançons dont les fruits magnifiques constituent, encore de nos jours, ses titres de noblesse et le sujet de son légitime orgueil.

C'est au prix seulement de cette prise de conscience aiguë de l'omniprésence dynamique, fécondante de ce génie brabançon marquant, sans distinction, de son sceau indélébile, les hommes et les choses que le capital artistique de notre province que nous nous proposons d'inventorier d'une façon cursive, acquerra, à nos



MACHELEN. — *Une vue du château.*
(Photo America.)

yeux, en même temps que sa vraie valeur, sa pleine et entière signification.

Dans cette ample fresque, nous n'insisterons pas outre mesure sur les charmes innombrables de Bruxelles, cœur du Brabant et cerveau du pays. La munificence de ses monuments civils et religieux, la richesse des collections de ses musées sont trop connues pour être décrites ici. Déjà, mille astres scintillant de tout leur éclat nous appellent.

Au Nord, nous rencontrons Grimbergen avec sa remarquable église baroque qui renferme

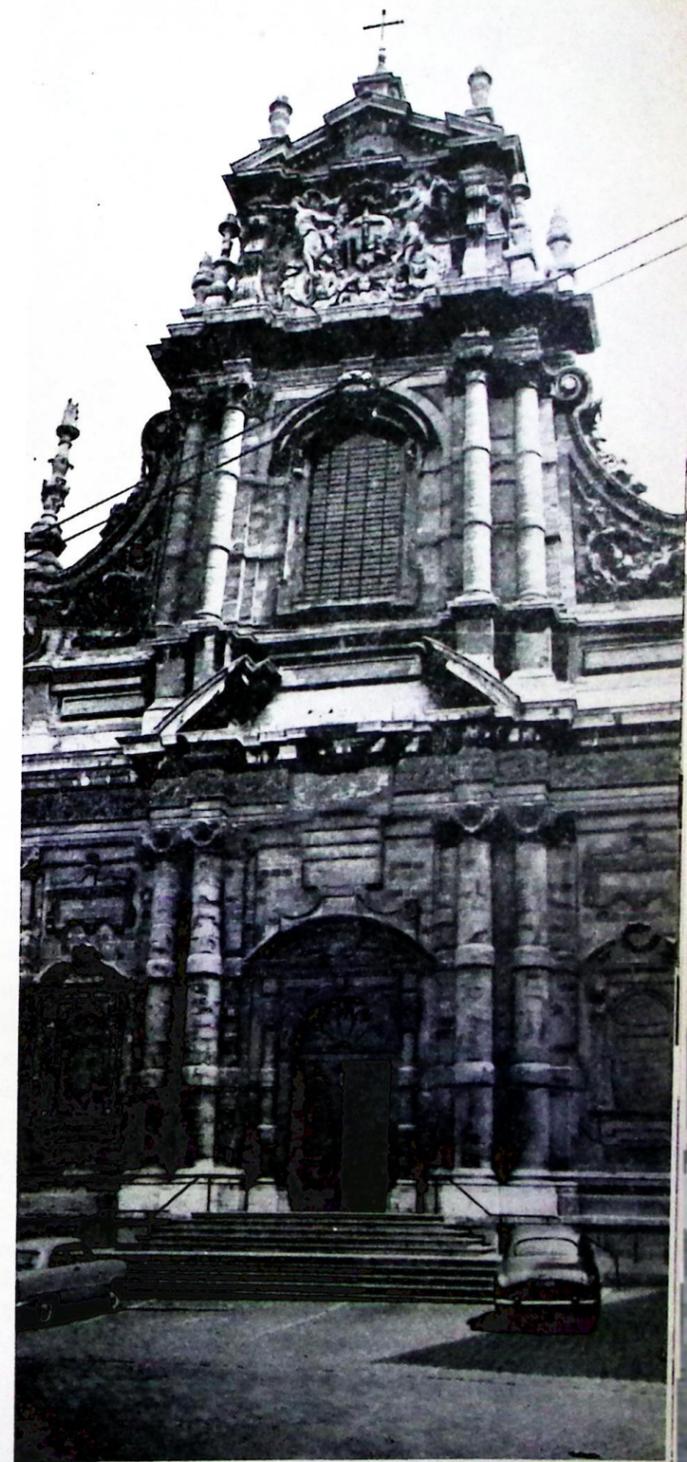
Paysage d'Elewijt avec le château du Steen.
(Peinture de P. P. Rubens exposée à la National Gallery à Londres.)

quatre splendides confessionnaux, incontestablement les plus beaux de Belgique, et sa panoplie de moulins à eau encore alimentés, comme à la belle époque, par la seule énergie hydraulique. Vilvorde n'est pas loin, elle nous retiendra le temps d'admirer les somptueuses stalles de son église romano-gothique. Le moment est propice pour effectuer un crochet jusqu'au château du Steen à Elewijt qui s'apprête à accueillir, du 28 juin au 15 septembre 1962, dans ses murs où plane encore l'ombre tutélaire de Pierre-Paul Rubens, une exposition d'une envergure et d'un caractère tout à fait exceptionnels gravitant autour de la carrière diplomatique du génial artiste qu'on se plaît à reconnaître, comme un des premiers et des plus sincères hérauts de cet esprit européen tant prôné, de nos jours.

Nous dirigeant vers le Sud, nous traversons, successivement, Machelen et son curieux château en Renaissance-rococo, Zaventem qui garde jalousement dans son sanctuaire l'illustre tableau du plus brillant et du plus doué des élèves de P.-P. Rubens, Antoine Van Dijck, représentant « Saint Martin partageant son manteau » et Tervuren avec son majestueux musée africain, son parc admirable et son église émouvante, vouée au culte de saint Hubert.

Glissons, maintenant, le long de la Voer, avec son chapelet d'églises romanes fièrement campées dans les frais villages de Vossem, Leefdaal et Bertem, et nous atteignons bientôt Louvain, foyer incandescent d'art, de culture et d'humanisme.

Il est difficile de quitter cette ville où tant de chefs-d'œuvre nous sollicitent et nous retiennent : l'Hôtel de Ville en gothique flamboyant, miracle sorti des doigts de Mathieu de Layens, un des plus purs bijoux de l'Europe occidentale, l'imposante collégiale Saint-Pierre qui abrite les célèbres tableaux « La Cène » et « Le martyr de saint Erasme » de Thierry Bouts, l'église Saint-Michel et sa superbe façade baroque, dans ce style, la plus marquante sans doute de tout le pays; le sanctuaire dédié à sainte Gertrude avec ses incomparables stalles en bois de chêne sculpté et son élégante flèche ajourée,



LOUVAIN. — *L'église Saint-Michel et sa superbe façade baroque, dans ce style, la plus marquante sans doute de tout le pays.*

(Photo : de Sutter.)



Le château féodal de Horst
à Rhode-Saint-Pierre.

(Photo : de Sutter.)

nelle vénusté. Grâce à cette mesure rendue opportune en raison des circonstances, un des joyaux les plus éloquents de notre passé échappera ainsi fort heureusement aux affres d'une lente agonie, tout en apportant une belle solution au problème délicat de l'hébergement des étudiants.

Accomplissons, à présent, un court périple à travers le Hageland, débordant de témoins du passé.

Voici Rhode-Saint-Pierre et son château féodal de Horst, dans un cadre d'une étonnante beauté; Rotselaar et son donjon « Terheyden », ancienne tour de défense entourée de douves; Aarschot et son béguinage tout imprégné d'une poésie mystique, son église Notre-Dame, un chef-d'œuvre de l'art gothique de la vallée du Démer et sa fameuse tour d'Aurélien, vestige des remparts à jamais disparus; Montaigu,

centre réputé de pèlerinage et sa curieuse basilique à coupole, premier édifice du genre à avoir été construit en Belgique; Averbode et sa magnifique église abbatiale; Diest et ses joyaux : sa collégiale des SS. Sulpice et Denis, son musée communal, son église Sainte-Catherine parsemée de tableaux remarquables, son béguinage, enfin, qui a conservé un ravissant portique en baroque rubénien.

Nous atteignons bientôt les confins de la Province. Devant nous, resplendissante d'une beauté à peine patinée, s'étale Léau, la grande méconnue, la grande oubliée, cité endormie, échappée comme par miracle à la civilisation moderne. Tout ici capte le regard et fascine : l'église-musée Saint-Léonard en style romano-gothique débordante d'œuvres d'art et de trésors inestimables, l'Hôtel de Ville construit sous Charles Quint, merveille de style Renaissance, les halles et jusqu'aux vieilles façades envelop-

œuvre du génial artiste bruxellois Jean van Ruysbroeck, la rue de Namur, étonnant salmigondis de tous les styles architecturaux qui connurent leur heure de vogue au cours des cinq derniers siècles, le Grand Béguinage enfin, qui baigne dans un climat d'une pénétrante séduction.

Tout récemment, la Commission d'Assistance Publique de Louvain, propriétaire de ce vaste enclos, ne disposant pas de ressources suffisantes pour garantir la conservation de ce domaine, gravement menacé de disparaître du fait de sa grande vétusté, a pris la décision de le vendre, à l'exception de l'église et de son trésor, à l'Université de Louvain qui compte y installer un centre étudiant. Parmi les conditions prévues dans l'acte de cession figure, notamment, l'obligation pour l'acquéreur de veiller à la sauvegarde du caractère à la fois historique et artistique de ce site empreint d'une exception-

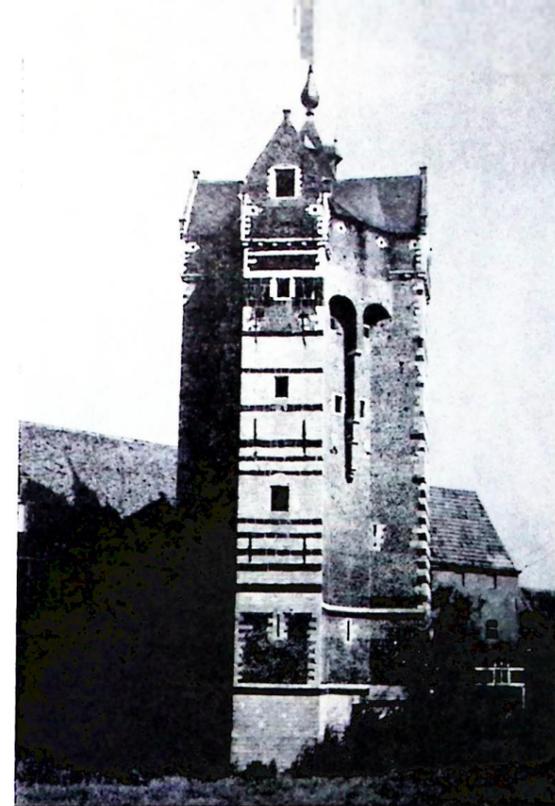
nées d'un charme désuet, qui clament encore la puissance passée de cette fière cité.

A travers une contrée jalonnée de vergers qui ravissent la vue à l'époque de la floraison, nous gagnons cet autre bastion de l'art brabançon, Tirlemont la blanche, avec ses deux sommets de l'architecture religieuse régionale : Saint-Germain et Notre-Dame-au-Lac au clocher si élégant. Tirlemont, centre européen du sucre !

Nous pénétrons, ensuite, en terre wallonne. Surtout réputé pour ses sites fameux et ses havres de repos et de détente, le Brabant wallon reste, néanmoins, pour l'amateur avisé, une immense pépinière d'art.

Tourinnes-la-Grosse et Orp-le-Grand n'offrent-elles pas, chacune, aux regards admiratifs du visiteur, leur superbe église d'origine préromane dont les attaches remontent à l'époque carolingienne, Jodoigne, sa chapelle Notre-Dame-du-Marché avec sa curieuse flèche hélicoïdale, son église Saint-Médard, au précieux chevet de style roman rhénan, et sa fascinante théorie de façades en lumineuses pierres de Gobertange, Wavre, ses sanctuaires, ses quais pittoresques et, tout proche, le superbe et romantique château de Laurensart.

Que dire, encore, d'Ottignies et de son site classé, de Villers-la-Ville et des ruines



ROTSELAAR : Le donjon « Terheyden » ancienne tour de défense entourée de douves.

majestueuses et impressionnantes de son abbaye cistercienne, de Braine-le-Château avec son castel historique et son pilori, datant de 1521, à coup sûr, le plus beau du pays, d'Ittre et de sa Forge, attachante concrétisation d'un musée à portée technique, de Waterloo dont la réputation a largement débordé nos frontières pour conquérir allègrement le monde entier, de Nivelles, enfin, si jalouse et si attachée, à la fois, à son titre de capitale du roman pays.

Cette coquette ville s'est remarquablement relevée des ruines accumulées par la dernière

déflagration mondiale et propose au touriste un choix de monuments d'une exceptionnelle portée artistique et historique : sa collégiale Sainte-Gertrude, en roman rhénan, et son cloître roman, son sous-sol archéologique, aménagé en 1951, et comportant, outre les vestiges des deux églises antérieures des VII^e et IX^e siècles, quantité de tombeaux et sarcophages qui permet-

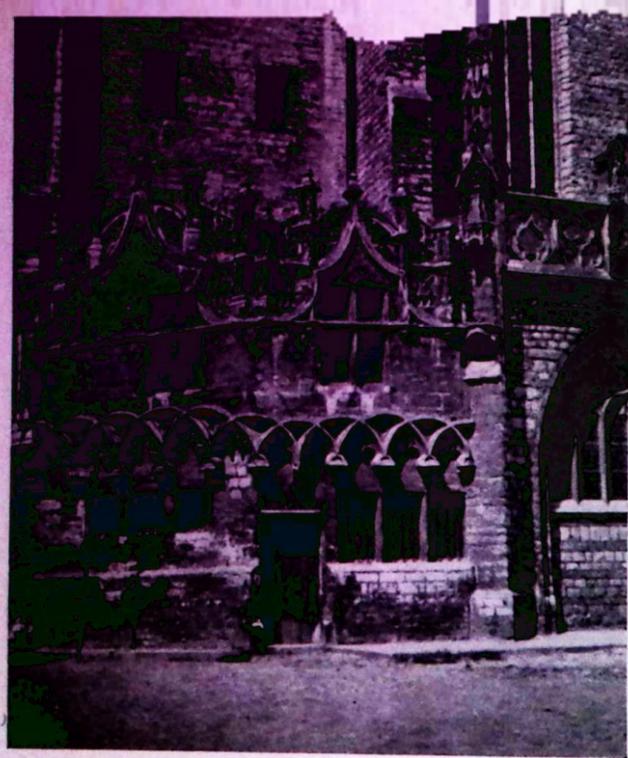
tent de toucher du doigt les origines de la cité; son musée local d'archéologie où les œuvres d'art issues, en droite ligne, du terroir, sont intelligemment mises en valeur, ou, encore, son Palais de Justice modernisé, agrandi et inauguré en 1958 et sa ravissante fontaine du Perron, érigée en 1523.

Il serait déplorable de quitter le Brabant

L'hôtel de Nassau à Diest.

(Phototill.)





Détail architectural gothique de l'église St-Léonard à Léau. (Photo : de Sutter.)

wallon sans signaler les tours de défense isolées ou encore les incomparables fermes fortifiées qui balisent tout son territoire et peuvent à elles seules faire l'objet d'une excursion inoubliable au même titre d'ailleurs, que le prestigieux cortège de tumuli gallo-romains, considérés par les archéologues unanimes, comme les plus représentatifs et les plus typiques du pays. Le moment nous semble propice pour divulguer une nouvelle qui, à coup sûr, réjouira et comblera d'aise tous nos lecteurs. Poursuivant, sans désespérer cette exaltante tâche de promotion de l'idéal touristique qu'elle s'est assignée dès sa fondation, la Fédération touristique du Brabant est heureuse d'annoncer, la sortie imminente d'un nouveau dépliant en couleurs, richement illustré et abondamment commenté, édité de surcroît, en quatre langues (français - néerlandais - anglais et allemand) et qui apportera la révélation d'une région hélas méconnue, voire ignorée : la Hesbaye brabançonne, artistiquement frangée par les cours capricieux de la Grande et de la Petite Gête. Cet attrayant folder sera mis gracieusement à

Vieux moulin à eau en bordure de la Petite Gête à Orp-le-Grand. (Photo : de Sutter.)

la disposition du public dans le courant d'été d'avril.

Après avoir visité Hal et sa basilique gothique du XIV^e siècle, Beersel et son château fort se mirant dans l'eau, nous achèverons ce court périple par un crochet à travers le Payottenland. Mille fois chanté par les peintres et les poètes — Bruegel ne prenait-il pas plaisir à y planter son cheval ? — le Payottenland, refuge de romantisme n'est pas pour autant dépourvu de richesses artistiques. Voyez Gaasbeek et son château-musée, Lennik-Saint-Quentin et sa ravissante église en roman scaldéen, Lombeek-Notre-Dame dont le temple abrite le plus remarquable retable en bois sculpté du pays, l'église de Strijtem avec ses fresques murales et ses vitraux à la fois pittoresques et insolites, Hekelgem et ses moulins à vent décoratifs sans oublier ses chatoyants tapis de sable, expression curieuse et touchante d'un art essentiellement populaire.

Mais un autre facteur tout aussi important que le facteur artistique a contribué à faire de la terre brabançonne un pôle irrésistible d'attraction, nous voulons parler de la nature et du relief de son sol. Quelle autre région, en effet, peut se targuer d'être en mesure, à l'égal du Brabant, de déployer un éventail aussi éblouis-



sant de paysages tout en nuances, tout en contrastes, tout en imprévus. Où trouver, ailleurs, ce sable fin flirtant avec le sapin, la bruyère et le genêt, ces vertes et grasses prairies épousant les harmonieux méandres des paisibles rivières, ces forêts séculaires voisinant des plateaux dénudés, ces rys torrentueux et ces opulentes vallées qui font du Brabant une Belgique en réduction.

Ici, comme dans le domaine artistique, l'homme a su marquer les choses de sa griffe, modelant par-ci, ciselant par-là, contribuant partout, par son énergie et son ingéniosité, à perpétuer ce miracle brabançon patiemment forgé par nos ancêtres. Loin de nous la prétention de vouloir épuiser en quelques lignes cet atout touristique de premier plan que constitue le patrimoine naturel du Brabant. Nous nous bornerons à l'effleurer, laissant à chacun le soin de déterminer suivant ses moyens, ses goûts, son humeur ou, tout simplement, le temps dont il dispose, le programme qui lui conviendra le mieux.

Recherchez-vous l'atmosphère vivifiante des plages et solariums : Hofstade, Diest, Londerzeel, Huizingen, Overijse, Ohain, Renipont, Nivelles et bien d'autres sont équipés pour vous accueillir.

Les étangs et les lacs vous tentent-ils ? Les Eaux-Douces à Vieux-Héverlé, les Eaux-Vives à Berg, les Sept-Fontaines à Rhode-Saint-Genèse et le lac cosmopolite de Genval vous tendent les bras. Préférez-vous la vie rude, en plein air, à la belle étoile ? Une gamme variée de terrains de camping-caravaning, parfaitement étudiés, sont prêts à répondre à votre bon plaisir.

Désirez-vous plutôt la solitude sous les frais ombrages : choisissez alors les sentiers sinueux des forêts de Soignes et de Meerdaal et les bois de Hal et d'Héverlé, ces lambeaux exquis de l'immense forêt charbonnière.

Si vous êtes déprimé par le travail harassant de la grande ville, si une cure de relaxation ou de désintoxication s'impose, vous n'avez que l'embarras du choix : Keerbergen ou Averbode dans un climat typiquement campinois où la



NIVELLES, capitale de notre roman pays, s'est rapidement relevée de ses ruines. Voici le Palais de Justice modernisé et agrandi.

bruyère lutine le sapin, Ittre dans un paysage aux mille couleurs, aux mille contrastes, ou encore Chaumont-Gistoux où vous aurez le loisir de vagabonder le long du Train tout en taquinant la truite.

L'arboretum de Tervuren, cet essai sans précédent de géographie botanique, unique en Belgique et probablement sans équivalent dans le monde, les serres agrippées aux flancs des coteaux qui confèrent à Hoeilaart un piment sans pareil, le lac de Genval se déployant avec une élégance digne de la race et de la classe de la cité qui l'abrite, l'enchantement rustique et désuet d'Ohain, la plage de Renipont et le curieux musée Ribauri de Lasne-Chapelle-Saint-Lambert, le grandiose château de Mérode à



JODOIGNE-SOUVERAINE. — Ferme-château de Glimes.
(Copyright A.C.L.)

Rixensart et ses délicieux jardins dessinés par Le Nôtre, les ruines du château de la Motte à Bousval et celles de l'abbaye d'Aywières à Courture-Saint-Germain, la Tour de Moriensart à Ceroux-Mousty, toujours digne et impavide dans sa touchante solitude, Ottignies et ses incomparables promenades, Folx-les-Caves et

son prestigieux réseau de souterrains, sans équivalent en Belgique, sont là, à portée de la main; il suffit de les cueillir pour en déguster les fruits savoureux.

Oui, le Brabant, terre privilégiée d'humanisme et de tourisme est aussi une terre de miracles. En réalisant la fusion aussi étroite qu'intime de son patrimoine artistique et culturel, il est parvenu à atteindre à la Beauté.

Là, sans doute, réside sa force, là aussi réside sa richesse.

Maurice-Alfred DUWAERTS.

Le lac de Genval.
(Photo : Ooms.)

WEMMEL et son Château

Il existe, tout autour de Bruxelles, quantité de villages intéressants, accueillants et tranquilles. Wemmel est l'un de ceux-là. On y accède aisément par l'avenue Houba de Strooper et l'avenue de Limburg-Stirum.

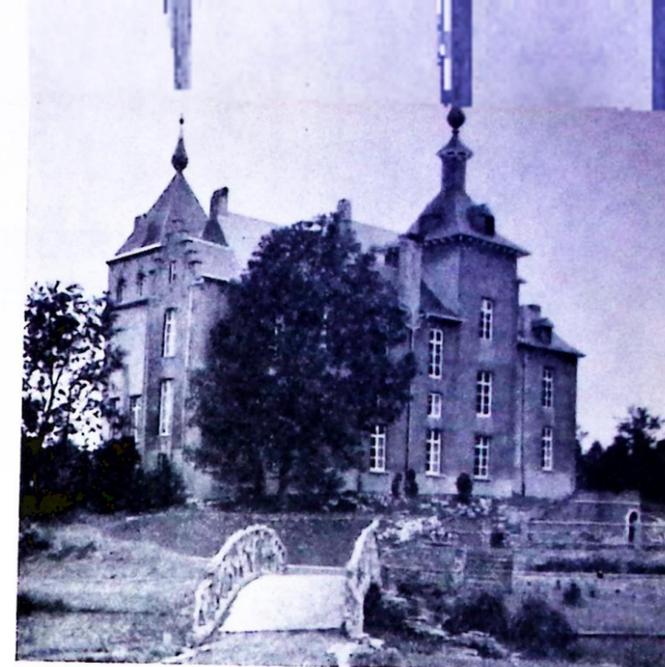
Il est question de la localité, appelée alors Wambelne, dès 1111. Elle dépendait primitivement, au spirituel, de l'évêché de Cambrai qui en confia la cure à l'abbaye de Grimbergen. La seigneurie, qui possédait moyenne et basse justice, a relevé de temps immémorial des châtelains de Bruxelles. Elle appartient au Crainhem puis, à la fin du XIV^e siècle, passa aux Tave, famille dont le nom revient fréquemment aux pages de l'histoire brabançonne. Les Tave furent créés barons de Wemmel en 1628 et marquis en 1689. Le domaine passa ensuite à J. A. Van der Noot dont les descendants vendirent le château, en 1837, aux comtes de Limburg-Stirum.

A ces notes sommaires, ajoutons qu'il y eut autrefois, à Wemmel, une cour féodale dont ressortissaient dix-neuf pleins fiefs et cent petits fiefs situés à Wemmel même et à Strombeek, Grimbergen et Laeken. Soumis à la coutume d'Uccle, le village souffrit beaucoup des guerres de Louis XIV. Les troupes françaises ou les soldats alliés pillèrent et incendièrent de très nombreuses maisons en 1689, 1692, 1693, 1694 et 1695..

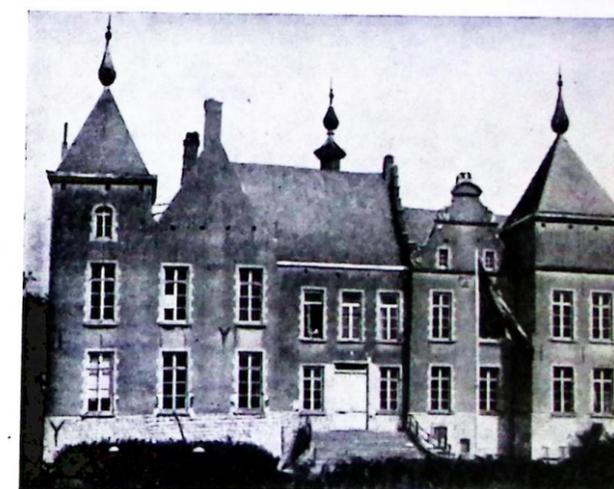
Nonobstant l'envahissement progressif des citadins, la localité a conservé, presque intact, son charme d'autrefois et a gardé, de son passé rustique, de vieilles fermes, d'anciennes auberges, des chapelles paysannes, des chemins sinueux, mal pavés, ainsi que — bien entendu — de riants et frais paysages.

Deux des plus éloquents témoins de son histoire subsistent. Il s'agit, d'une part, de l'église Saint-Servais — qui forme, avec le vieux cimetière qui l'entoure et son mur de clôture, un site classé par la Commission royale des Monuments et des Sites — et, d'autre part, du château. C'est de ce dernier qu'il sera plus spécialement question dans cet article.

Avant d'aborder vraiment notre sujet, disons toutefois quelques mots de l'église. Signalé déjà par Cosyn dans son *Guide des Environs de Bruxelles* publié il y a quelque quarante ans, un frêne déploie sa tête ronde



Le château de Limburg-Stirum. (Photo : de Sutt)



La façade principale dont la partie centrale est précédée d'un perron. (Photo : Michel Delmelle.)

La façade postérieure se mire dans un étang autour duquel a été aménagé un parc. (Photo : Michel Delmelle.)





L'église Saint-Servais contient un calvaire, réalisé vers 1500, dont le Christ est d'une bouleversante beauté plastique.

Elle forme, avec le vieux cimetière qui l'entoure, un site classé par la Commission des Monuments et des Sites.

(Photo : Michel Delmelle.)

— et chauve à présent — à proximité de sa tour trapue qui semble avoir été édiflée à la fin de l'époque romane. On remarque, dans le cimetière, la sépulture de la famille de Limburg-Stirum.

L'église Saint-Servais, au chevet de laquelle est accolée la pierre tombale du dernier marquis de Taye de Wemmel, est un édifice en grès, en gothique tertiaire, bâti en forme de croix latine. Le chœur paraît remonter au XV^e siècle. Les nefs latérales datent de 1663. « Digne et cossue sous ses belles lignes architecturales, écrivait l'Abbé Nève, elle montre, suspendus aux murs intérieurs du chœur, des ex-voto que ne dédaigneront pas les héraldistes ». On y verra aussi deux bas-reliefs en pierre blanche, de style Renaissance, ainsi que deux belles pierres tumulaires, une toile illustrant le sujet : « L'Invocation à la Vierge », des confessionnaux méritant quelque attention, un banc de communion remarquable, le jubé et, au-dessus de la porte d'entrée, une statue de Saint-Servais exécutée par le ciseau de F. Rombaux en 1864. Par ailleurs, adossé à la sacristie, se trouve un calvaire, réalisé vers 1500, dont le Christ est d'une bouleversante beauté plastique. Ce calvaire a été l'une des pièces majeures de l'exposition des trésors d'art brabançons organisée il y a huit ou dix ans, à l'initiative du Comte Joseph de Borchgrave d'Altena, aux musées royaux d'art et d'histoire du Cinquantenaire.

Le château de Wimmel résulte, pourrait-on dire, d'une adaptation du château-fort moyenâgeux à l'évo-

lution subie par l'art de la guerre à la suite de l'introduction de l'artillerie. C'est dire que l'édifice actuel ne constitue, en fait, qu'un remaniement. Il succède à une forteresse dont il est intéressant de rechercher les origines.

A ce sujet, Maurice Deflandre a fait remarquer que, tel que nous le voyons aujourd'hui, le château « est l'embellissement d'une demeure seigneuriale antérieure, que la famille Taye possédait depuis la fin du XIV^e siècle ».

Si cette affirmation est exacte, le premier bâtisseur du château ne pourrait avoir été que Gislebert Taye van Elewynt qui, vers 1390, avait épousé l'héritière de Wemmel, Marguerite de Crainhem, fille d'Arnout II de Crainhem et d'Isabelle de Wemmel dont le père, Léo de Wemmel, descendait de Goswin ou Goswinus, seigneur de Wemmel vers 1111, maréchal de Brabant.

Le château, quoi qu'il en soit, a été complètement remanié au XVI^e siècle. Il a été agrandi par Englebert Taye, élevé à la baronnie par Philippe II, et par son fils Philippe. C'est celui-ci qui fit construire, en 1649, le gracieux corps de logis Renaissance doté d'un pignon à volutes.

On trouve, dans l'ouvrage du baron J. Le Roy consacré aux nobles demeures du Brabant, une gravure de Harrewyn, réalisée d'après un croquis de

L'entrée du presbytère ne manque pas d'allure. (Photo : Michel Delmelle.)



G. De Bruyn et représentant le château de Wemmel tel qu'il était au XVII^e siècle. A propos de cette gravure, Cosyn a fait les réflexions suivantes : « Sur cette estampe, le château est entouré d'un fossé, séparé de l'étang par une digue et le long duquel règne une muraille crénelée, rappelant l'époque où le manoir était en état de soutenir un siège. Devant la façade principale, se déploient deux autres enceintes protectrices, l'une formant une cour d'honneur, l'autre un joli jardin français, dont les parterres fleuris égayaient le paysage. Ces trois enceintes ont été rasées et englobées dans le parc. Seul un des bâtiments servant de communs et qui encadraient la cour est resté debout... Autour de l'étang, l'estampe publiée par Le Roy représente « une double rangée d'arbres, entre lesquels se trouvent, à égales distances, des carrés briquetés en forme de portes, et ouverts par en haut ». Ces fortins ont disparu depuis longtemps, mais dans la direction de l'église, c'est-à-dire en face de la cure, survit un débris de l'ancienne allée le long de laquelle ils s'espaçaient. Elle est formée de deux rangées de vieux marronniers, aux troncs contournés et aux branches tombantes, dignes de tenter le pinceau d'un Boulenger ou d'un Courtens ».

Si les abords immédiats du château ont été assez profondément modifiés, le château lui-même est demeuré à peu près identique à ce qu'il était au siècle de Le Roy. Les successeurs d'Englebert et de Philippe de Taye, ou Taye, tout simplement) ne lui ont apporté aucun changement vraiment digne d'être noté. Jean-Antoine Van der Noot, Maximilien Van der Noot et les Limburg-Stirum ensuite, qui entrèrent en possession du château (et de tous les autres biens de l'ancien marquisat, parmi lesquels la brasserie-distillerie *De Kam*, devenue auberge depuis lors), s'abstinrent également d'apporter des correctifs ou des additions à l'harmonieuse silhouette profilant ses pignons en escaliers et ses tours carrées à couronnements pyramidaux sommés de bulbes légers. On sait que le château, après être resté inoccupé après le décès — survenu en 1927 — de la comtesse de Limburg-Stirum, abrite à présent les services de l'administration communale. Il ne serait pas inutile d'en envisager une restauration partielle.

La façade principale, orientée vers le sud-ouest, se présente en forme de U. La partie centrale, flanquée du pignon à volutes dont nous avons parlé, est précédée d'un perron. Le crépi, se détachant par endroits, permet de voir la brique. La façade postérieure du château se mire dans un étang autour duquel l'administration communale a fait aménager un parc très agréable.

Ce parc n'est qu'un assez maigre vestige de celui qui, autrefois, ceinturait le manoir. L'étang lui-même n'a plus son ancienne superficie qui, en 1628, était de cinq bonniers. N'ayant plus été curé depuis longtemps, il s'était transformé en marécage lorsque l'édi-



La roue hydraulique du moulin d'Amelgem (Wemmel).

(Photo : de Sutter.)

lité de Wemmel, installée dans le château depuis 1938, décida, après les hostilités, la création d'un parc destiné à se substituer à la brousse qu'était devenue la dernière portion du vieux domaine.

Intérieurement, le château n'offre guère de curiosités archéologiques à l'exception, toutefois, de la monumentale cheminée gothique ornant la salle du conseil. Elle date du XV^e ou du XVI^e siècle et porte la marque des tailleurs de pierre ainsi que, au centre, les armes de la famille de Taye. Celles-ci, d'or à la croix de gueules portant une corneille de sable au premier quartier, sont devenues celles de la commune de Wemmel. Toutefois, suite à un arrêté du 21 mai 1873, une merlette a remplacé la corneille et, cela, en souvenir d'Arnout de Crainhem qui avait été autorisé, par le duc de Brabant Henri I^{er} à ajouter une merlette au blason qui lui avait été donné en reconnaissance de son attitude valeureuse à la croisade.

Avec son parc tranquille, bien entretenu, et l'étang dont l'eau mire son élégante silhouette d'un autre âge, le château de Wemmel constitue un des multiples buts d'excursions offerts aux gens de la capitale. Les Bruxellois effectuant le déplacement ne manqueront pas de se promener dans la petite localité, de voir le presbytère, de pénétrer dans la vieille église Saint-Servais et de détailler les autres particularités (tel le moulin à eau d'Amelgem ou les autres traits intéressants d'un village ayant su préserver jusqu'à présent son caractère original.

Joseph DELMELLE.

LA REGION D'ASSE

est délaissée à tort par les touristes

La région située à l'ouest de la capitale ne retient pas suffisamment l'attention des touristes et c'est bien regrettable; d'autant plus qu'on n'en voit pas les raisons. Pourtant toute cette partie de notre riche Brabant abonde en sites ravissants coupés de vals profonds où babillent de charmantes rivières qui ont nom Bellebeek et Yzenbeek.

L'air, par ailleurs, y est particulièrement riche et vivifiant. Tous ces vieux bourgs ont gardé leur charmante rusticité. Leur isolement, cependant, n'est qu'apparent car ils sont facilement accessibles tant par la route que par les autres moyens de transport. Leurs vieilles pierres révéleront bien des choses à ceux qui prendront la peine de les interroger. Je pense, entre autres, aux vénérables demeures seigneuriales de Grand-Bigard, de Capelle Saint-Ulric et de Ternat, aux clochers élancés de Bodegem-

St-Martin et de Ternat, à de beaux sanctuaires tels ceux de Lombeek et d'Opwijk, aux cures accueillantes de Lombeek, de Mollem et de Bekkerzeel où comptèrent Vonck et van der Mersch.

La région est riche aussi en fermes anciennes qu'avoisinent parfois de vastes granges que le diable souvent visita. L'une des plus caractéristiques est celle de « Ten Toren » sise à Kobbegem. Disposé en quadrilatère, son corps de logis de style gothique fut transformé au XVIII^e siècle. La tour fortifiée, d'un bel appareil, abrite une salle voûtée d'ogives aux gracieuses nervures remontant au XIV^e siècle. Les consoles sont sculptées en forme de tête.

Tous les itinéraires, mêmes les plus fantasques, mènent inévitablement au plateau d'Asse voué à la culture du houblon. Ce gros bourg, fort ancien, mérite une visite plus attentive.

SON PASSE

est fort riche et ses origines remontent fort loin. Asse que traversait un diverticulum important joua déjà un rôle à l'époque romaine. Le haut Moyen Age vit apparaître une puissante famille de rudes féaux du nom « d'Assche » qui joua un grand rôle dans la formation du duché de Brabant.

Au XII^e siècle, ils ne laissèrent qu'une héritière du nom d'Isabeau. Elle lia son destin à l'un des plus puissants barons brabançons, Guillaume de Grimberge. Fort pieuse, Isabeau incita son époux à vendre les dîmes d'Asse pour 150 livres de Louvain à l'abbaye d'Affligem, la première du duché. Plus tard, des différends surgirent entre les moines et le fier chevalier. Abusant du spectre de l'excommunication, ils l'obligèrent à se présenter à l'abbatiale pieds nus et en chemise, le jeudi saint 1254, une poignée de verges à la main ! Leur fils Henri vécut certainement en meilleurs termes avec les bénédictins car on lui conféra l'honneur de porter l'étendard du duché de Brabant conservé d'ordinaire à Affligem. Ce drapeau, de couleur noire, était orné d'une image de la Vierge et d'une représentation des armes brabançonnes. Un autre Guillaume, sire d'Asse, eut l'honneur d'être le premier recteur de l'Alma Mater. Décédé le 31 mai 1477, il alla rejoindre

L'église d'Asse est tout à fait remarquable.
(Photo : A.C.L.)



Tous les itinéraires mènent au plateau d'Asse voué à la culture du houblon.



L'ancien hôpital.

SON HOPITAL

En 1645, Marie de Cotereau, baronne de Jauche et dame d'Asse, fit une donation de 6.000 florins du Rhin en faveur de l'hôpital d'Asse, ce qui permit de le restaurer. Le moment était propice car le 27 novembre 1647 avait vu l'arrivée à Asse de quinze religieuses venant d'Hulst en Hollande, chassées par les protestants.

La fondation de l'hôpital remonte fort loin car il est déjà en pleine activité au XIII^e siècle. Pour l'administration, il relevait directement des bourgmestre et échevins. La soldatesque espagnole le saccagea en 1585 ce qui explique son aménagement en cabaret à la fin du XVI^e siècle.

De la restauration, date l'aile nord actuelle, à deux étages et plan rectangulaire, construite en pierres et en briques rouges. Le grand évêque mécène de Gand Mgr. Antoine Triest, consacra la nouvelle chapelle le 16 juillet 1649. Cette monnaie très simple subit beaucoup de transformations par la suite ainsi qu'en témoigne le chronogramme de la façade principale :

ConDor eXsUrgoqUe
VirgInI lllIbatae
saCrUM.

Intérieur de l'ancienne pharmacie dans l'aile sud.



dre les autres membres de sa famille dans la chapelle Ste-Croix à l'église d'Asse. Dans l'entretemps, Jeanne d'Asse avait épousé, en 1457, Gilles, sire de Jauche. Leur fils Jacques, seigneur d'Asse et d'autres lieux, vendit une partie de ses biens dont Asse pour payer sa rente de prisonnier à Louis XI.

Pendant ce temps, la terre d'Asse, après plusieurs retraits, échouait aux Cotereau. Cette famille patricienne acquit surtout de l'influence après que Robert de Cotereau eût sauvé la vie à Charles le Téméraire lors de la bataille de Montenaken. Un chroniqueur contemporain écrit : « Et avint, que le fils de son médecin, nommé Robert Cotereau, monté sur un fort cheval, voyant son maistre en ce danger, se vint pousser au milieu de ce débat l'épée au poing; dont le François, qui tenait le comte moult-de-près, s'éloigna de ceste place, et fut le comte garanti pour cette fois. Et prestement le comte fit chevalier le dict messire Robert Cotereau, et le pourvent de l'office d'estre lieutenant des fiels en Brabant, qui est un bel estat et profitable ». Lorsqu'il mourut en 1490, on l'enterra à la chartreuse de Scheut à Anderlecht.

En 1462 naquit, à Asse, Josse Bade dit Badius qui, après de brillantes études, s'en fut professer les belles lettres en Italie, à Lyon de 1491 à 1511 puis finalement à Paris où il monta une imprimerie remarquable connue sous le nom de « Prelum Ascensianum ». Ses fils et filles s'unirent à des familles d'imprimeurs célèbres tels les Estienne.

Sous le joug des Cotereau les habitants d'Asse eurent la joie de voir leur terre élevée au marquisat le 22 août 1665. Par les femmes, Asse passa aux Tave, marquis de Wemmel, ceci au milieu du XVIII^e siècle, puis aux Vandernoot également sires de Haeren. Le château seigneurial d'Asse aurait certainement été le cadre idéal pour évoquer ce brillant passé féodal, malheureusement il n'en est rien resté, les Cotereau l'ayant négligé pour ceux de Jauche et de Steenokkerzeel.



Intérieur de la chapelle Notre-Dame.
(Photo : A.C.L.)

L'aile méridionale des bâtiments (1727) abrite une pharmacie ancienne où de nombreuses fioles de verre et de pots en faïence et en grès garnissent les rayons. Des mortiers en bronze remontent au XVI^e siècle. La cuisine est toute tapissée de carreaux de Delft anciens représentant des paysages et des bergeries.

Un recteur, qui venait le plus souvent de l'abbaye norbertine de Grimbergen, se chargeait du spirituel. Ces recteurs se firent portraiturer et, de nos jours encore, on peut les voir dans une salle de l'hôpital où se trouvent encore d'autres tableaux. Une « Multiplication des pains » de De Crayer, un « Couronnement de la Vierge » (1633) une « Sainte Trinité », une « Flagellation » et un portrait de Marie de Cotereau, la grande bienfaitrice de cette maison.

SON SANCTUAIRE

L'église St-Martin est le monument le plus insigne du bourg. Sa tour majestueuse de septante mètres de hauteur domine la villette et les alentours. La base de cette tour, posée en croisée, et une grande partie des murs des croisillons sont des vestiges de l'église romane à plan basilical qui disparut au fur et à mesure de la construction de l'église ogivale actuelle bâtie en pierres blanches régionales. On édifia d'abord la nef longue de six travées, portée par des piliers circulaires, et les bas-côtés épaulés par de puissants contreforts. Ensuite au XV^e siècle, les deux étages supérieurs de la tour et la tourelle d'escalier y accolée. Enfin le chœur, lumineux, long de trois travées, se terminant par un chevet à cinq pans et l'intéressant portail qui s'ouvre dans le

Le moulin de Morette.
(Dessin de Karel de Bauw.)

transept méridional. Ce porche est décoré de nombreuses et intéressantes clefs de voûte, consoles, galbes et consoles historiées. Différentes transformations eurent encore lieu par la suite notamment au XVII^e siècle, époque où on bâtit la chapelle qui est à droite du chœur et la petite chapelle accolée au transept septentrional. En 1865, les deux dernières travées furent ajoutées à la nef et une façade reproduisant l'ancienne ordonnance vit le jour. Peu après 1900, on compléta et restaura la tour. Un portail Louis XV datant de 1709 a été maintenu.

L'église d'Asse est très connue dans la région pour ses croix miraculeuses, au nombre de deux, objets d'un culte fervent. Elles sont conservées dans une chapelle accolée au chœur du côté méridional et s'ouvrant dans le croisillon sud.

Bâtie au XV^e siècle, transformée en 1719, cette chapelle possède un autel à colonnes (1640) et des lambris de style Louis XIV dont les reliefs racontent l'histoire de ces croix. L'une des fenêtres du chœur s'adonne d'un vitrail du XVI^e siècle représentant Jean de Cotereau, sire d'Asse, décédé en 1561 et sa seconde épouse, Catherine de Brandebourg.

Le beau calvaire gothique du chevet excepté, le mobilier est, en majeure partie, du XVIII^e siècle. On remarquera surtout la chaire à prêcher exécutée par Roosens en 1732 et les quatre confessionnaux de style Louis XIV. Un autre est dû à De Roy (1759), un autre enfin est de la main de Pierre Valx (1785). A signaler encore l'autel de la Vierge et les lambris à médaillons du croisillon nord. De plus, quelques tableaux anciens dont une « Multiplication des pains » donnée à De Crayer à qui l'on donne beaucoup.

On trouvera à Asse plusieurs chapelles anciennes. Celle de Kruisborre, dotée d'un porche et d'un clocher, fut construite en 1622 mais on la restaura au XVIII^e siècle.

On s'attardera longtemps aux environs d'Asse qui sont pleins de charme et d'imprévus.

Emile POUMON.



Le Polyptyque d'Hakendover

CHACQUE année, le lundi de Pâques, Hakendover est le lieu d'une procession caracolante et paysanne attirant invariablement un grand concours de monde.

Le peintre Armand Knaepen, aux sept panneaux d'un polyptyque que nous avons pu voir dans son atelier de la rue de la Clinique à Tirlemont, a évoqué l'origine et les principaux moments de cette manifestation religieuse.

Originaire de Houtain-l'Evêque (Walshoutem), vieux village hesbignonnais de ce canton de Landen qui vient d'être rattaché à la province de Brabant, Armand Knaepen s'est établi à Tirlemont il y a un demi-siècle. Les alentours de la capitale du sucre, comme celle-ci d'ailleurs, n'ont pas de secrets pour lui. Son carnet de croquis en poche ou sa boîte à couleur sous le bras, il a parcouru tout le pays voisin de la ville blanche, racontant — à la pointe du crayon ou du pinceau — les miracles légendaires à la faveur desquels le ciel a prouvé sa particulière sollicitude pour ses laborieux habitants. Son polyptyque d'Hakendover, partiellement inspiré du magnifique retable en possession de l'église du village, mérite spécialement l'attention.

Trois jeunes châtelaines aux amples et riches atours, au profil presque florentin et aux gestes délicats, apparaissent parmi les groupes du retable. On les retrouve dans le polyptyque d'Armand Knaepen.

L'abbé Bets, un Tirlemontois devenu doyen de

Léau, a rappelé l'aventure des trois pucelles qu'une des *Légendes flamandes* de Charles De Coster met en scène. Ayant échappé à leurs poursuivants, trois princesses appelées Blanche, Claire et Candide ont fait le vœu de bâtir une église. Par deux fois, le travail des maçons est détruit durant la nuit. Finalement, l'emplacement définitif du sanctuaire leur est indiqué par un oiseau :

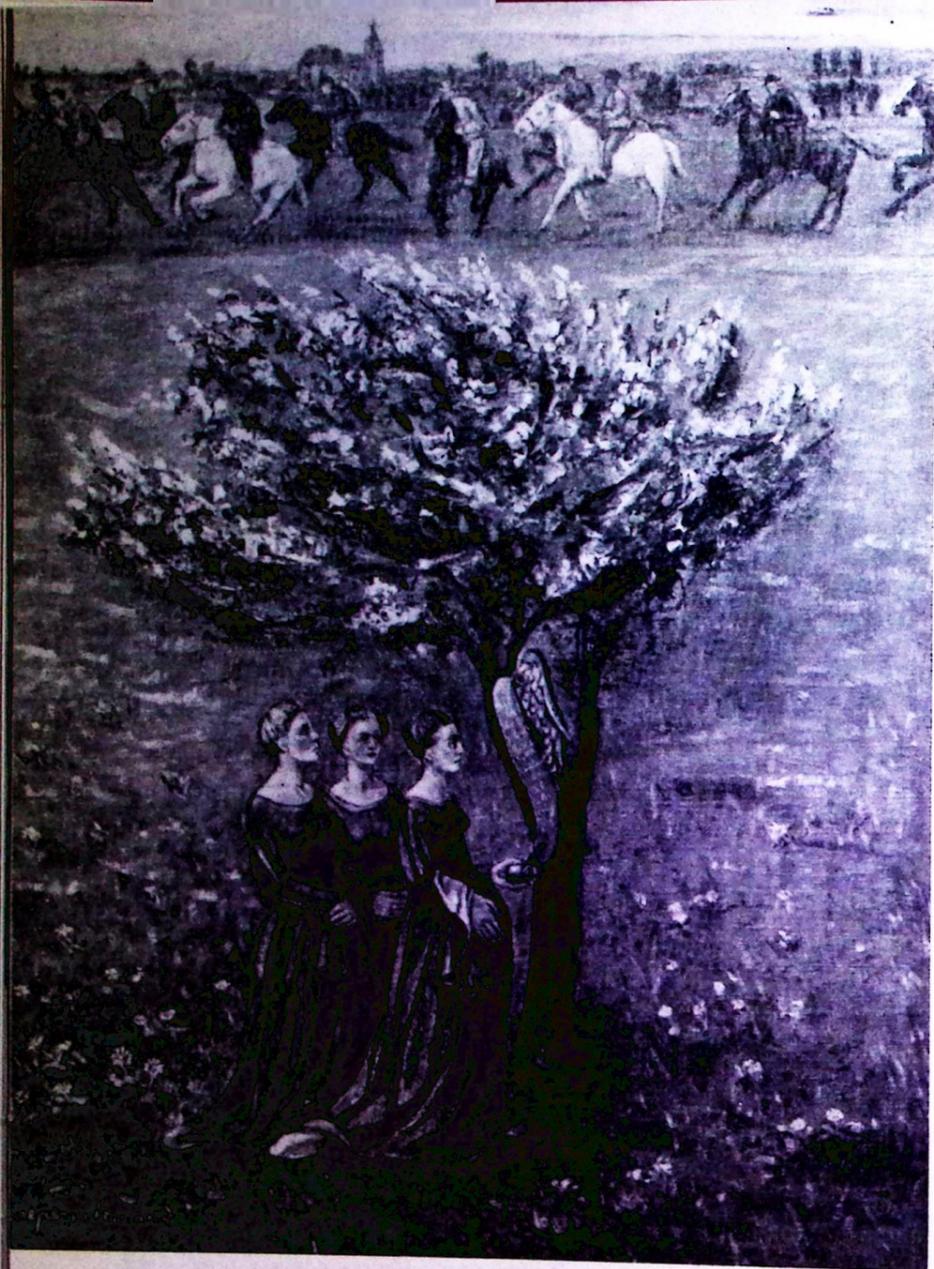
« Vers le milieu, là où est maintenant le maître-autel, se voyait une yeuse fleurie comme si elle eût été vrai jasmin persique.

» Sur les branches, fauvettes, rossignols et pinsons, à l'envi, chantaient les plus harmonieuses chansons du paradis.

» Car c'étaient les anges qui s'étaient emplumés, gazouillant ainsi en l'honneur de Dieu.

» Un gentil rossignol, le plus fin chanteur de tous, tenait en la patte droite une bande de parchemin où il était inscrit en lettres de fin or : Ici est la place choisie par Dieu et montrée aux trois pucelles divinement, pour y bâtir église en l'honneur de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ... »

Le panneau central du polyptyque interprète le récit légendaire. Caché dans un buisson d'aubépine, un ange ayant pris forme d'oiseau présente, aux vierges, la banderole portant les indications divines. Dans le fond, on aperçoit l'église d'Hakendover avec la chevauchée traditionnelle. La procession du Saint-Sauveur, on le sait, est escortée par de nombreux



Selon la croyance, l'eau bénite le jour du grand pèlerinage, possède des propriétés préventives et thérapeutiques.

Le panneau terminal de droite a, pour sujet, « La terre bénite ». Un paysan répand, sur son champ, un peu de la terre qui a été foulée par la procession. Cette terre va féconder la sienne. Elle est gage et promesse d'une bonne récolte. Son geste pieux, le paysan l'accomplit comme un rite, avec solennité et recueillement. Il pencha la tête vers le sol mais ses yeux — et son cœur — sont tournés vers le ciel.

A gauche, en bas, le groupe des pèlerins mêle des gens de différentes époques : châles, casquettes, coiffes anciennes ornées de dentelle noire et de minces perles de jais... L'artiste, en unissant ainsi les générations, a voulu montrer la continuité de la tradition. Le retable de l'église d'Hakendover, qui comprend treize tableauins, date du XIV^e siècle. Depuis cette époque, le sanctuaire n'a cessé de recevoir la visite d'innombrables pèlerins. Les visages de ceux réunis par Armand Knaepen expriment divers sentiments et leur étude est des plus intéressantes.

Ce groupe regarde la personne du Saint-Sauveur, représentée sur le panneau supérieur. A l'extrémité, la scène de « L'Eau bénite » illustre la croyance selon laquelle l'eau bénite à Hakendover le jour du grand pèlerinage du lundi de Pâques aurait des propriétés préventives et thérapeutiques.

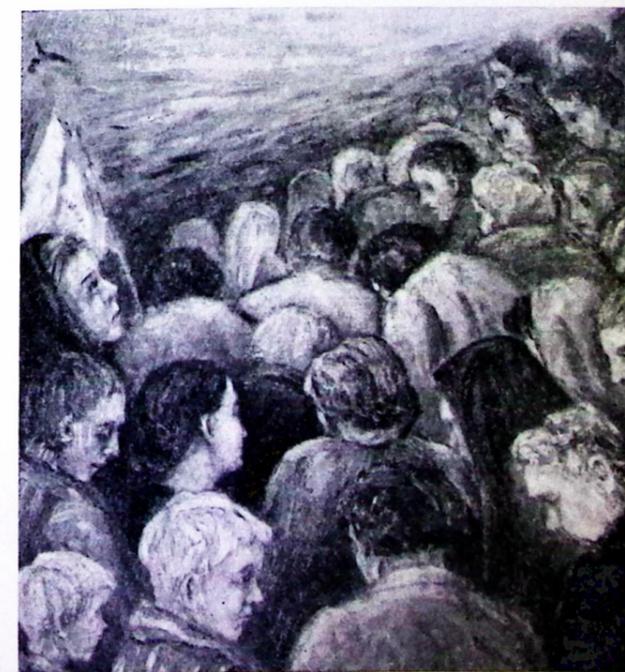
D'une remarquable homogénéité, le polyptyque d'Armand Knaepen réalise une sorte de synthèse de l'une des manifestations religieuses et folkloriques les plus anciennes et les plus pittoresques de la Hesbaye et du Brabant. L'artiste y a mis, au-delà de sa propre ferveur, la ferveur de cette paysannerie hesbignonne dont il est issu et qui trouve, dans le maintien de la tradition, la raison de renourrir son espoir en l'avenir.

Jean CETTE.

cavaliers qui l'accompagnent dans son parcours à travers champs en accomplissant, autour d'elle, de galopantes rondes. Foulés sans ménagement par les sabots des chevaux, les blés verts feront de riches moissons. Chaque année, le miracle se renouvelle : les champs les plus piétinés sont ceux qui produiront la plus superbe récolte.

Les panneaux latéraux de droite représentent les pèlerins à genoux dans l'épaisse glèbe de la Hesbaye brabançonne. Ils sont dominés (panneau du haut) par le prêtre dessinant, au-dessus de leurs têtes, le large signe de la bénédiction. Un reposoir a été dressé en pleine campagne. C'est du haut de ce rustique promontoire que le prêtre trace le signe de la croix sur la foule des fidèles. Parmi ceux-ci, quelques-uns ramassent un peu de cette terre ravagée par le galop des bêtes et les pas de la multitude. Ils la portent à leurs lèvres et la baisent dévotieusement comme une relique : ô Notre-Dame la Terre ! On assure même que certains pèlerins mangent un peu de cette terre.

Les pèlerins à genoux dans l'épaisse glèbe de la Hesbaye brabançonne. (Photos : J. Leyssens.)



DETAILS DU POLYPTIQUE

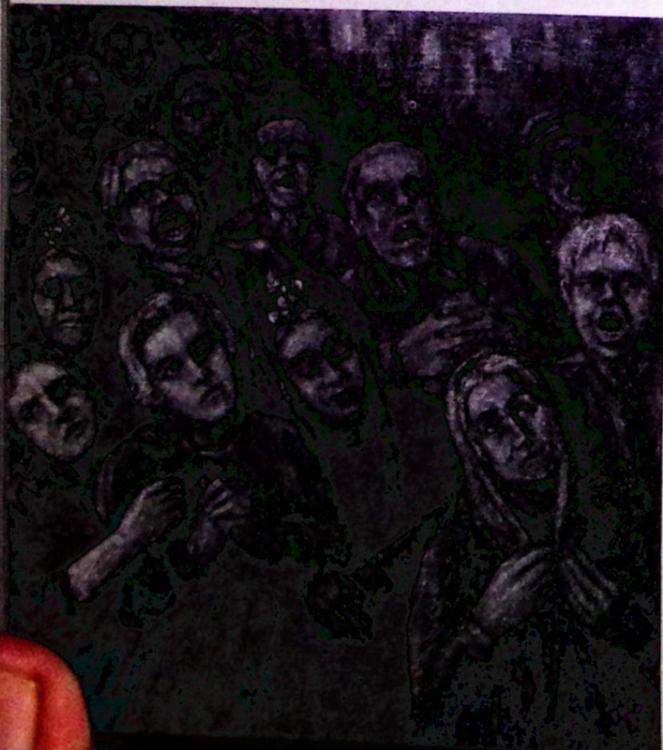
En haut :

A gauche : Un ange, qui a pris la forme d'un oiseau apparaît aux trois jeunes filles.

A droite : Un paysan répand sur son champ un peu de « terre bénite ».

En bas :

La continuité de la tradition : des pèlerins représentant diverses époques.

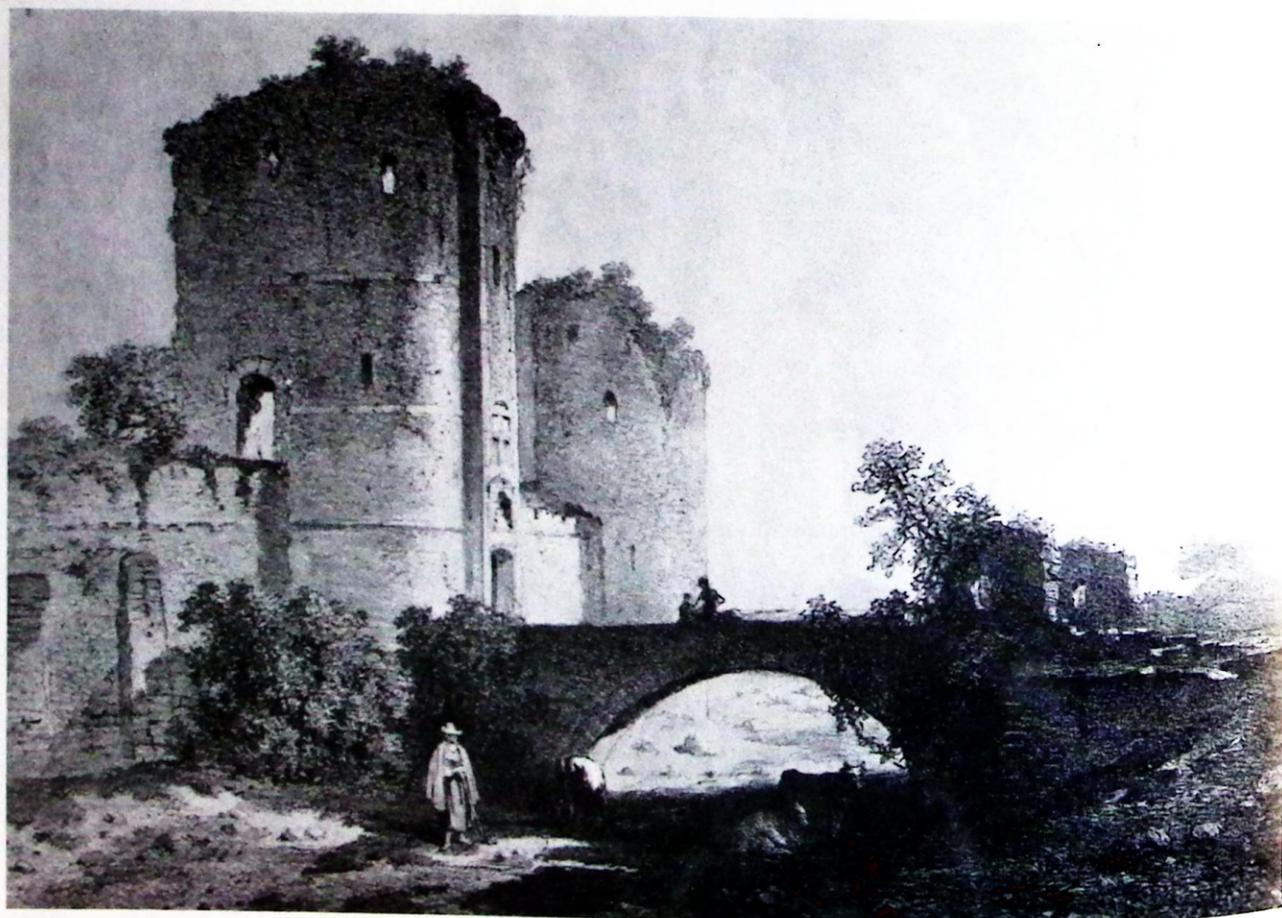


Les sept siècles de BEERSEL

L'histoire ne nous éclaire pas quant à l'origine du nom de Beersel. Peut-être y eut-il en d'autres temps dans ces fourrés sauvages un ours redoutable, peut-être aussi les gens du cru s'étaient-ils taillé une réputation de particulière rudesse à une époque où pourtant la délicatesse ne

et des formes fortifiées en constituent l'agglomération. »

De château point, mais déjà un seigneur puisque en 1277 l'abbaye de Forest reçut de Léon de Bersele jouissance de la dîme perçue sur les terres de ce dernier.



Le pont d'accès du château de Beersel, d'après une gravure du XIX^e siècle.

(Photo A.C.L.)

fleurissait pas. Quoi qu'il en soit, Beersel paraît signifier « le lieu de l'ours ».

Au XIII^e siècle déjà, les chroniques nous donnent une description du hameau « endroit montueux, couvert de bois et de bruyères, avec de rares pâturages. Quelques chaumières groupées autour d'une chapelle

Quelques années plus tard néanmoins, un seigneur voisin, Godefroid de Halbeke, s'y fit construire une forteresse. Creusées dans de grasses prairies, de larges douves mettaient la demeure à l'abri de toutes incursions en un temps où l'artillerie n'était pas encore née.

Godefroid devint sénéchal de Brabant et mal lui en prit puisqu'en 1306, la commune de Bruxelles, en révolte, vint s'en prendre à la construction à peine achevée et y causa pas mal de dégâts. Cette agression contre la demeure du haut fonctionnaire fut sévèrement châtiée par le prince qui fit octroyer à son sénéchal — aux frais de la commune, bien-entendu — 1.500 livres de « dommages de guerre ».

C'était la première attaque contre la forteresse; d'autres devaient suivre, nombreuses.

Par alliance, Beersel alla à la puissante famille brabançonne, aujourd'hui entièrement disparue, des Stalle. Ceux-ci possédaient encore la forteresse de Zittert, à Tourneppe.

La première moitié du XIV^e siècle fut troublée, on le sait, par les guerres de succession du Brabant. Beersel ne pouvait échapper à un conflit qui mit le duché à feu et à sang : les troupes de Louis de Maele saccagèrent et incendièrent le château n'en laissant que des ruines.

Les Stalle attendirent prudemment la fin des troubles et, comme ils avaient du bien, rebâtirent l'orgueilleuse demeure en 1351. Las pour eux, la génération n'ayant pas d'héritier mâle, leur suzeraineté resta éphémère : le château fut placé dans la corbeille de mariage de leur fille Marie. Celle-ci passait pour un fort beau parti puisque sa dot comportait les seigneuries de Beersel, Woluwé, Hellebeke, sans oublier de nombreuses terres et biens. Elle ne peut donc être considérée comme une épouse morganatique pour Jean de Witthem, petit-fils, bâtard il est vrai, d'un duc de Brabant.

Ce Jean de Witthem se montra un guerrier redoutable : ce fut lui qui commanda les troupes brabançonnaises armées contre le duc de Gueldre, lui encore qui vengea 't Serclaes en s'emparant du château de Gaesbeek.

A sa mort, en 1404, ses biens propres allèrent à son fils aîné, les biens de sa femme au cadet Henri. Celui-ci reçut en partage un héritage fort honnête. Qu'on en juge : les seigneuries de Beersel, Hellebeke, Woluwé, des terres sises à Alseberg, Rhode, Tourneppe, Linkebeek, Lot, Leeuw-Saint-Pierre, Hal, Gaesbeek, le moulin Geroelst à Uccle, le bois de Mesdaele, de des terres encore à Laeken, Crainhem, S'errebeek, de des fort bonnes demeures à Bruxelles, dont un riche hôtel dans la ville ducale. C'est à ce dernier titre qu'Henri de Witthem fut admis dans le lignage des Sweerts et fut nommé échevin.

Un premier mariage avec Catherine de Berchem, héritière de Berchem et de Ranst, le rendit seigneur de ces lieux. Mais comme cette épouse mourut sans lui laisser d'enfants, le veuf dut rendre les biens à sa belle-famille. Une deuxième union se révéla plus heureuse, Henri épousa Marguerite d'Enghien qui le rendit propriétaire des terres de Braine-l'Alleud et de Plancenoit.

La fortune de la branche cadette de Witthem s'arondissait gaillardement, assurant au propriétaire une place de première importance dans le duché.

Henri I s'éteignit en 1443.

Son fils Henri II lui succéda très bientôt dans la tombe.

HENRI III,

CHEVALIER DE LA TOISON D'OR

Henri III mérite un chapitre particulier : il porta en effet, le lustre des Witthem à son zénith. De ses cinquante ans de suzeraineté, il allait en consacrer trente à guerroyer pour son souverain.

Un mouvement de révolte contre Maximilien d'Autriche s'était répandu comme une trainée de poudre des Flandres au Brabant et au Namurois. L'empereur, prisonnier des communes, voyait se dresser contre lui toutes les villes et les places fortes du Bas pays. A Bruxelles, le prince Philippe de Clèves-Ravenstein dirigeait le mouvement. Par parenthèse, notons qu'il s'agissait également d'un descendant de la famille du Brabant, propriétaire de l'hôtel Ravenstein.

Henri III de Witthem opta pour la fidélité au souverain légitime. Le seigneur est puissant : « Le chastel de Beersel estoit moult fort deffensable et bien garny et remply de toutes choses appartenant à la guerre ».

Henri arme donc ses quatre châteaux-forts, Beersel, Braine-l'Alleud, Zittert et La Follie. Le chroniqueur Molinet qui relata avec saveur les troubles du temps rapporte que le seigneur de Witthem « garnit à toute diligence et à ses propres despens lesdits places de vivres, artillerie, compagnons de guerre et choses nécessaires à la tuition et conservation non seulement desdicts châteaux, mais aussi de la Comté de Haynault, qui lors n'estoit en nul point, sentant telles divisions, commotions et estranges besognes ».

Comme par ailleurs la garnison de Vilvorde tenait bon elle aussi et que des cinq forteresses fidèles partaient des incursions meurtrières jusqu'au pied même de l'enceinte de la capitale, les Bruxellois ne pouvaient sortir de leurs murs sans craindre une échauffourée. A titre de représailles, ils commencèrent par saccager l'hôtel des Witthem situé rue des Foulons. Puis « ils délibérèrent avec Monseigneur Philippe (de Clèves-Ravenstein) de assiéger, battre et démolir, assaillir, dilapider, ardre et destruyre le Chasteau de Beersel. Chargèrent gros engiens, artillerie, eschelles, bastons et instruments de guerre à cheval et à pieds; puis au son des trompettes, bannières déployées, se partirent en grande fureur, espérant de prime-face d'emporter ledit chasteau. Mais Philippe de Beersel, fils dudict seigneur, ensemble aux autres nobles gentilshommes, préavissez, assurez, et rangiez en leurs deffenses, montrèrent bien que rien ne les doubtaient;



Le château restauré dès 1928.

le sort peu enviable des membres de la garnison : la pendaison sur place ou sur le marché de Bruxelles ou la peu souriante captivité médiévale.

Les biens des seigneurs de Beersel furent, après cette victoire, anéantis : les châteaux de Zittert et de Braine, soumis à une lutte inégale, ouvrirent leurs portes. Maisons, censes et habitations diverses furent saccagées.

Les seigneurs, réfugiés à La Follie, résistèrent hardiment : « il y eut si bonne garnison de gens, d'artillerie et de vivres en chasteau de la Follie, que quelque menasche, batterie, embusche ou entreprinse que l'on y scensit faire, il demeura en son entier ».

Ne craignons rien, Maximilien allait fastueusement récompenser son compagnon de la Toison d'Or pour avoir ainsi risqué sa vie et ses biens. Henri reçut non seulement la contrepartie des dommages et, en prime, le manoir de Hoeylaart, mais encore le droit de haute justice dans ses terres et les rentes de maints endroits.

Bruxelles dut rebâtir, agrandie et modernisée, la demeure de la rue des Foulons. Ouvrons ici une parenthèse, c'est cette demeure qui fut achetée par la ville au XVII^e siècle pour servir de Mont-de-piété ou Lombard. D'où le nom de la « rue du Lombard ».

Les vieux jours d'Henri de Witthem furent entourés d'honneur. Chevalier de la Toison d'Or, un des cinq grands du Conseil de Régence, conseiller et chambellan de Charles Quint, il figurait parmi les plus riches propriétaires des Provinces basses.

De son vivant encore, Henri céda la seigneurie de Beersel à son fils Philippe qui l'avait si brillamment défendue contre la première incursion des Bruxellois. A ce titre, Philippe eut la joie de relever les vieilles murailles et de donner à la demeure ancestrale la forme qu'elle garde aujourd'hui (premières années du XVI^e siècle).

De Philippe et de son fils Henri IV, nous ne dirons pas grand chose, si ce n'est qu'ils furent ammans de Bruxelles et conseillers du Duc.

La vie de Jean II, fils d'Henri IV, connut elle aussi des jours orageux. Elle coïncida, en effet, à la période meurtrière des guerres de religion. Il semble bien que le seigneur de Beersel donna, dans les débuts

car après plusieurs batteries, et que l'assaut aspre et terrible leur fut donné, se deffendirent tant vigoureusement, par proesses et nobles faits, que les bruxellois furent contraints de lever leur siège, en délaissant derrière plusieurs bastons, par nécessité de fuyr, chargèrent leurs morts et retournèrent navrez, honteux et confus dedans leur fort. »

L'expérience leur profitera pourtant. Trois mois plus tard, « ledict chasteau fut horriblement battu de gros engiens, dillapidé, rompu et bridé, et cassé, tellement que possible n'estoit aux assiégés qui ne voient nulle apparence de secours, de tolérer si pesant fardeau sans estre vaincus. Si que après avoir soutenu si cruel fouldre d'assault, dont aucun d'eux estoient morts sur la muraille, se rendirent à la volonté de leurs ennemis ».

Heureusement pour eux, ni le sire de Beersel ni son fils n'étaient présents sans quoi ils eussent connu

à tout le moins, son appui à Guillaume le Taciturne. Mais tandis qu'on le voit soutenir les insurgés d'Anvers et prêter le serment de gueux, il change soudain de parti et se prononce pour l'interdiction des prêches calvinistes. Comme ce revirement lui vaut l'hostilité de ses voisins, Jean se retire dans ses terres de Wouwe, près de Breda. Mais les absents ont toujours tort; la soldatesque espagnole pilla l'hôtel de la rue des Foulons.

LE CHANT DU CYGNE

Jean de Witthem fut le dernier descendant mâle de la lignée du batard de Jean II, duc de Brabant.

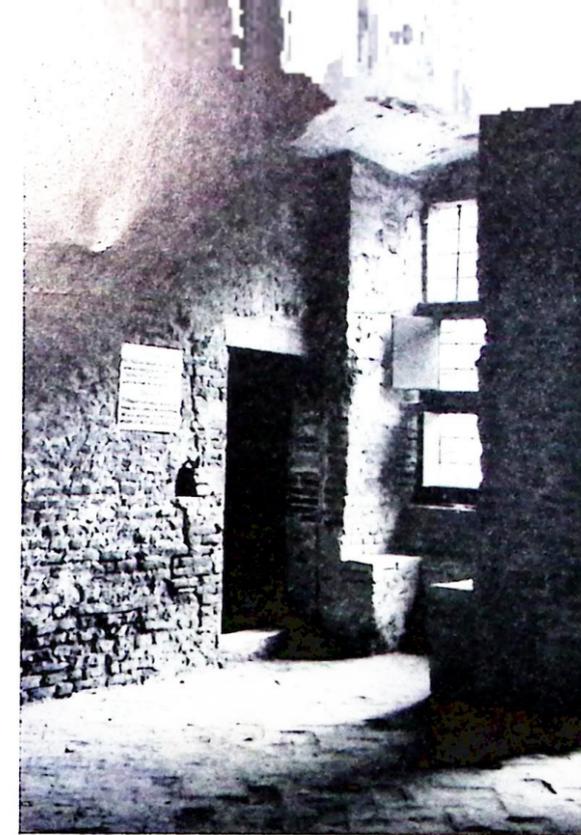
A la mort du sire, sa fille Marie-Mencie, épouse du Comte de 's Heerenberg, occupa le château pendant quelques années. Mais comme sa lignée s'éteignit par la virginité de sa fille unique, le bien alla à une cousine de la jeune fille, Marie-Henriette de Cusance, épouse du prince Charles-Eugène d'Arenberg.

La paix était revenue en cette fin du XVII^e siècle. Les d'Arenberg tentèrent donc de donner un caractère moins rébarbatif à la forteresse; ils en embellirent l'architecture. Mais, pour cette puissante famille, l'inconfortable château-fort ne présentait guère d'intérêt. Aussi les d'Arenberg abandonnèrent-ils la jouissance de la demeure à un ancien militaire. Celui-ci se chargea, moyennant 200 florins par an, de l'entretien du château; il s'engageait encore à fournir des légumes à l'hôtel du duc, à Bruxelles.

Ce furent les dernières belles années de Beersel. La Révolution française allait renverser le régime aristocratique en Belgique. Le château fut confisqué et l'on y établit une manufacture de toiles de coton. L'initiative, à vrai dire, ne rapporta guère à ses promoteurs. La manufacture fit faillite et plus aucun bruit ne vint troubler la quiétude du château.

LE SACRILEGE

Dieu sait pourquoi, les propriétaires rétablis dans leurs biens, décidèrent en 1818 d'abattre les murs vénérables : la vieille construction était solide et



Une vue partielle du corps de garde.

(Photo : de Sutter.)

ne se laissa pas maltraiter facilement. Et comme ce sacrilège avait suscité un tollé général, la destruction en resta là.

Mais les tours sans toit, les échauguettes sans ardoises, les fenêtres sans chassis allaient préparer la lente détérioration de la bâtisse. Intact en 1817, carié en 1825, rongé en 1830, le château s'amenuisait dans le paysage verdoyant. Tombés les machicoulis, rasés les créneaux, en ruine les postes de vigie, rouillée la herse... La végétation envahissait les murs et descellait les moellons.

En 1849, par alliance, les ruines passèrent à la famille de Mérode. Enfin, elles entrèrent dans les biens du Comte de Hemricourt de Grunne. Nous sommes en 1926.

COMME PHENIX...

En 1926, M. Charles Mertens, un érudit fier de notre patrimoine national, s'émut de ce triste état et n'eut de cesse qu'il ne sauvât les ruines de la dévastation des années. Avec quelques amis, défenseurs comme lui des richesses historiques de la Belgique, il fonda « la Ligue des Amis du Château de Beersel ». La Ligue se proposait de réédifier les murs anciens et de rendre publics les charmes historiques et romantiques de la forteresse.

Le Comte et la Comtesse de Grunne accordèrent immédiatement leur appui à ce comité d'archéologues et de philanthropes. Bien plus, ils lui firent don du château et du parc environnant. Les travaux pouvaient commencer.

La restauration entreprise en 1928 sous la direction de feu M. Raymond Pelgrims de Bigard permet depuis lors à un public nombreux de respirer entre les murs antiques le parfum mystérieux et énivrant de l'histoire.

Grâce en soit rendue au comité directeur de la Ligue !

Jacques J. JACOBS.

Vieilles rues, vieux pavés

RUE DE L'ESCALIER

LES amateurs de légende racontent volontiers qu'un courageux défenseur du faible et de l'opprimé habitait ici, autrefois. Comme son castel se trouvait relié à la rue par un escalier, les habitants n'eurent aucune peine à imaginer le nom que nous connaissons encore aujourd'hui. La réalité est sans doute moins romanesque et il faut plutôt rechercher l'origine du vocable dans la pente raide et les fortes dénivellations du terrain.

Dans leur « Histoire de la Ville de Bruxelles », Henne et Wauters font remarquer qu'antérieurement au XV^e siècle, la rue de l'Escalier n'avait pas de nom distinct. A cette époque, on la désignait par les mots « boven 't Corenhuys », c'est-à-dire « plus haut que la halle au blé ». On la retrouve en 1471 et en 1528 sous le nom de DRAPSTRATE, puis en 1668 sous celui de TRAPSTRATE.

Il n'y a guère, deux impasses y débouchaient : l'impasse des Trois Perdrix, que nos pères désignaient sous le nom de Patrijzengang et celle de la Maison Rouge. Notons en passant que le mot « gang » est le terme flamand pour « allée ». On appelait ainsi, autrefois, de longs culs-de-sac étroits, fermés ordinairement la nuit par une porte. Chaque ménage

en possédait la clé. Avant les événements de 1830, Bruxelles comptait 95 de ces allées. Les plus connues étaient l'Allée-aux-Gaufres, l'Allée des Jardins d'Italie et l'Allée de Fontainebleau, dans l'ancien quartier de Notre-Dame aux Neiges. Fêtes, bals et illuminations y étaient monnaie courante.

La Jonction a condamné la première de nos deux impasses. L'autre, pittoresque et accueillante, a échappé jusqu'ici à la destruction. Le touriste distrait ou pressé la manque inévitablement et il est plus d'un Bruxellois qui ignore jusqu'à son existence tant elle prend soin de son incognito. Sitôt franchi le gouffre obscur qui lui sert d'entrée, on se trouve transplanté ailleurs, en marge du temps et de la fièvre des grandes villes.

A gauche de l'impasse de la Maison-Rouge, au n° 29, un bouquiniste a installé son étal, là même où, voici un siècle et demi, l'Auberge de la Porte Rouge attirait une nombreuse clientèle. D'autres hôtels réputés contribuaient alors à faire de la rue de l'Escalier le rendez-vous des voyageurs : l'Hôtel de Luxembourg, l'Hôtel de l'Empereur, l'Hôtel de la Paix.

De là, des voitures publiques partaient quotidiennement pour Nivelles, Mons, Anvers et toute la Hollande; pour Namur « de jour à autre » et pour Luxembourg, une fois par semaine. A certaines heures de la journée, la rue retentissait joyeusement du bruit des équipages qu'on attelle, des bagages qu'on empile sur l'impériale, des adieux touchants, des fouets qui claquent. Plus bas, de la Vieille Halle au Blé, une diligence partait, deux fois par semaine, pour Paris... « Il y a peu de villes, disait un auteur français au commencement du XIX^e siècle, où les voyageurs trouvent autant de commodités et de voitures publiques que dans Bruxelles. » De son côté, M. Paquet-Symphorien ajoutait dans le « Voyage Historique et Pittoresque dans les Pays-Bas » : « Nulle part on ne rencontre de meilleures auberges, entre lesquelles le voyageur peut choisir, selon la dépense qu'il se propose de faire. »

Aujourd'hui, la rue de l'Escalier n'attire plus guère que les curieux, amateurs de vieux bouquins, de vieux objets. Car elle est aussi le banc d'essai des jeunes antiquaires, de ceux qui ont installé ici leur commerce en attendant la réussite qui leur permettra de « monter » au Sablon, parmi les grands du métier.

Si le bibliophile ne trouve pas toujours son compte dans la marchandise modeste qu'on lui propose ici, par contre, l'amateur de revues et de



La cour intérieure du n° 20 de la rue de l'Escalier

et ci-dessous l'imposte du porche d'entrée !



périodiques y rencontre son paradis. Comme les prix sont dérisoires, chacun est satisfait. Sur la même rive, du côté impair, le porche du n° 19 mérite le coup d'œil.

La rive droite a su garder davantage de richesses, encore que ses dernières se résument à un bien piètre butin. Au n° 20, une large porte cochère, vieille de quelque trois cents ans, donne sur la vaste cour de l'ancien Luxembourg. Au XV^e siècle, les religieuses de Forest y tenaient un refuge qu'elles délaissèrent pour s'installer rue Haute. On y remarquera la belle porte Louis XVI dont l'imposte s'orne d'une tête de lion. Un coup d'œil vers le haut découvre l'enchevêtrement biscornu des faîtages. Lucarnes, pignons, cheminées, pans de mur se découpent curieusement sur un morceau du ciel et projettent leur ombres bizarres sur les façades opposées. Aucun ordre dans leur agencement. Ici, le fonctionnel n'a pas encore eu l'occasion d'aligner portes et fenêtres au cordeau de la raison. Au retour vers la rue de l'Escalier, la grille d'imposte du porche attire le regard et l'on songe au vers d'Albert Samain :

« Les cloches d'autrefois, dites, où sonnent-elles ? »

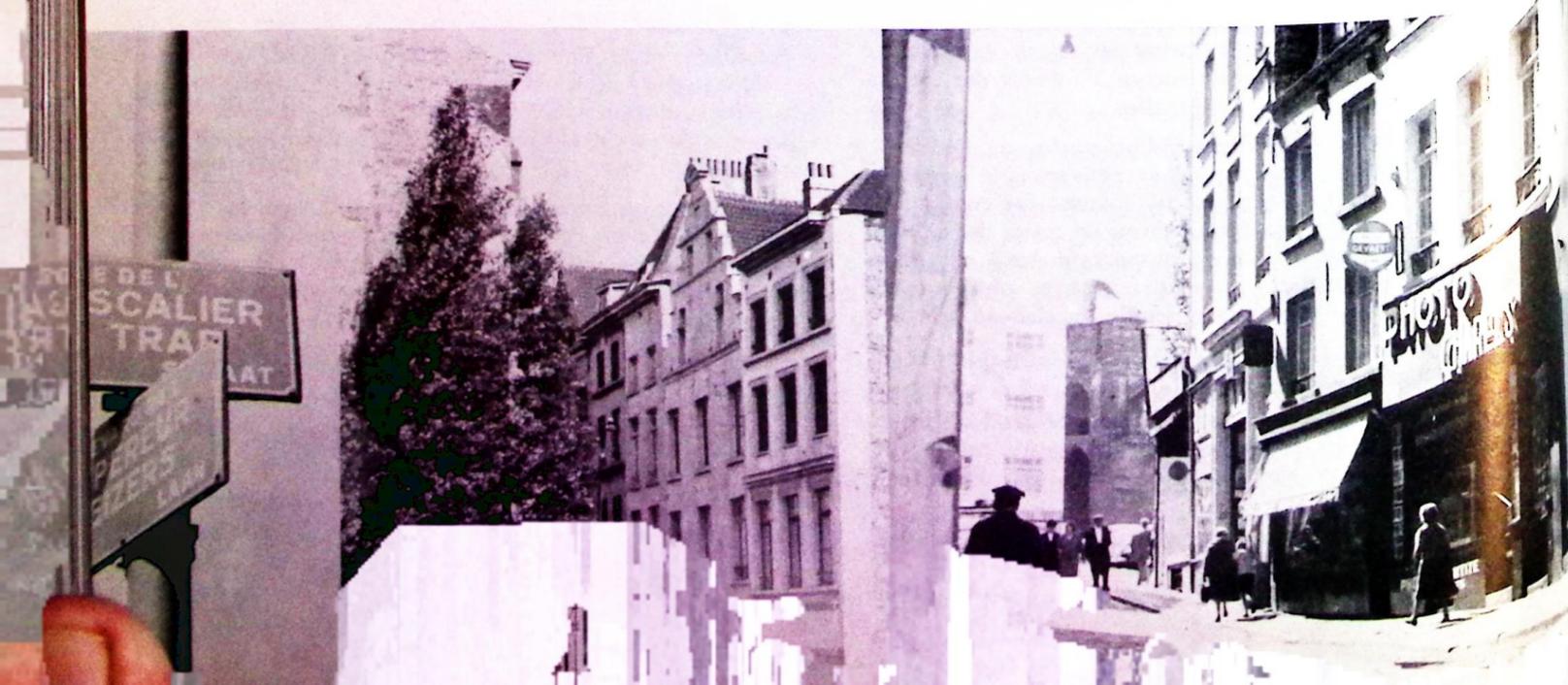
Un pignon à gradins au n° 30.



Dernier trésor de la rue de l'Escalier : le pignon à gradins du n° 30. Il est en tous points semblable au numéro 8 de la rue Sainte-Catherine, heureusement encore en vie et datant du XVII^e siècle. Les

Rue de l'Escalier : vue prise depuis le boulevard de l'Empereur.

Perspective vers le boulevard de l'Empereur. Au fond, la Steenpoort, vestige de la première enceinte.





Entrée de l'impasse de la Maison-Rouge et l'un de ses coins.

(Photos : G. Winterbeek.)

deux rangées supérieures de gradins ont été remplacées par des volutes.

Comme bon nombre de ses infortunées voisines, la rue de l'Escalier paie chaque jour son tribut à l'architecture fonctionnelle. Lentement, mais sûrement, on la rogne par le haut en attendant sans doute qu'on fasse de même par le bas. Les anciens pignons ont place, petit à petit, aux monstres sacrés que sont nos buildings modernes. Déjà, l'un d'eux commence à écraser le voisinage au coin de l'ex-rue de l'Empereur, promue depuis l'« embellissement » de la cité à la dignité de boulevard. Si les mânes de Charles Quint se réjouissent, peut-être, de pareille distinction, le folkloriste sincère ne manquera pas de déplorer l'usage de ces fantaisies inutiles.

Voilà, en bref, ce qui subsiste de cette section de la « Via Populi » chère à Guillaume Des Marez et qui « correspondait au tracé sinueux de la rue Steenpoort, de la rue de l'Escalier, de la Vieille Halle au Blé, de la rue de la Violette et de la rue des Chapeliers. Elle est, aujourd'hui encore, la voie extraordinairement animée par où le peuple descend de la rue Haute vers le Nedermerct. »

Des Marez écrivait cela il y a un peu plus de quarante ans. Aujourd'hui, il reviserait sans doute son jugement tant il est vrai que le quartier populaire de la rue Haute se trouve coupé du cœur de la cité par l'arrogante enfilade des boulevards nés de la Jonction. N'empêche ! Comment ne pas être ému à la lecture du vœu de celui qui consacra sa vie entière à la défense lucide et passionnée de Bruxelles : « Il conviendrait de garder intacte la Via Populi.

Sans doute, çà et là, des façades ont été mutilées, meurtries, d'aucunes n'offrent plus qu'une seule et vaste plaie, mais le mal est réparable. Sous le plâtre et le badigeon gisent les restes d'une splendeur déchuë; ailleurs, des plans anciens aideront à reconstituer ce que le temps ou la main des hommes a irrémédiablement perdu. Et ainsi, de la vieille église de la Chapelle, et peut-être même d'au-delà, de l'antique rue Haute, descendrait en serpentant la plus pittoresque et la plus mémorable des routes, bordée de maisons aux pignons dentelés, avenue pleine de vie, conduisant à la fourmilière de ceux qui travaillent et préparent l'avenir. »

Ce projet charmant de feu Des Marez n'était pas une utopie. C'était plus qu'une simple vue de l'esprit. Sa réalisation eût doté Bruxelles d'un site enchanteur en même temps qu'elle eût mis en lumière notre patrimoine archéologique. Or, comme l'écrivait Georges Dansaert il y a quelque vingt ans, « le passé historique et artistique d'une ville constitue un attrait puissant au point de vue touristique et une valeur à grand rendement à tous les points de vue. *Détruire le passé, c'est diminuer la fortune publique.* »

Aujourd'hui que le mal est fait, il serait grand temps de se demander, avant de poursuivre les destructions, avant de poursuivre le « renouveau », si Bruxelles gagne au change. Car ce n'est pas tout de violer notre architecture, encore faut-il lui faire de beaux enfants.

Georges WINTERBEEK.

Méditation

autour du porche du défunt **HEIDEKEN**

à Ganshoren

SORTANT du Laerbeek Bosch, il nous est arrivé de déboucher, il n'y a pas fort longtemps, devant le Château de Rivieren, berceau de la commune de Ganshoren.

L'origine de cette appellation « Ganshoren » n'apparaît pas bien clairement, mais il est généralement admis que ce nom pourrait dériver du vieux flamand : « ganseorde », lieu où l'on élevait des oies.

Des légendes nous apprennent que jadis, on y rassemblait les oies au son de trompe et qu'il n'y a guère longtemps, on y dégustait encore les « oies de la St-Martin ».

En ce qui concerne le Château de Rivieren, nous comptons pouvoir y revenir d'ici peu. Toutefois, il ne serait pas étrange d'apprendre que feu notre Roi Albert pourrait descendre en ligne directe du premier seigneur qui habita virtuellement le château : Jean van der Eycken, fils de Henri II, duc de Brabant, le Magnanime, conseiller de l'empereur.

D'un second mariage de Jean van der Eycken naquit un fils, José, seigneur de Nederloo et gouverneur de Breda. Sa fille Marie était dame d'honneur d'Alexandre Farnèse et mit le pays sens dessus dessous par son mariage secret, le 13 mars 1591, avec le Margrave Edouard de Bade, ce qui provoqua des complications politiques sérieuses.

De ce mariage, très discuté, naquit un fils, Guillaume de Bade, qui épousa Catherine de Hohenzollern-Sigmaringen, ce qui nous donne plus près de nous : l'épouse de Philippe, comte de Flandre, frère de Léopold II, était née de Hohenzollern-Sigmaringen, mère du Roi Albert.

D'autre part, Ferdinand Maximilien de Bade épousa Françoise Sybille de Saxe Lottenbourg. Leur fille Auguste Marie Jeanne de Bade épousa en 1724 Louis, duc d'Orléans, ancêtre de Louis-Philippe, roi des Français, père de notre première reine Louise-Marie d'Orléans, grand-mère du roi Albert.

A quelques pas du château, nous fûmes mêlés à un groupe d'autochtones à l'œil mélancolique, arrêtés devant un portique, comme perdu au milieu d'une pelouse — et portant le millésime « Anno 1647 ».

C'est, en effet, tout ce qui reste de l'ancienne et réputée ferme-auberge appelée « Het Heideken » (1) et que tous les habitués tant de l'endroit que des environs nommaient : « 't Hei'ken ».

Que de souvenirs se rattachent à cet établissement qui fit partie de cette belle pléiade de tavernes folkloriques qui ceinturaient la Capitale. Bien peu ont survécu. « 't Hei'ken » tomba sous la pioche en 1952.

Que connaît-on encore à part « Le Cornet » à Uccle, la Ferme St-Eloi, à Linkebeek, devenus propriétés privées ? Peut-être, le Mont St-Gothard, très heureusement restauré, le Petit Coq, tous deux à Linkebeek.

Le Heideken
au début du siècle.

En 1638, Frans de Kinschot, juriste sous le règne de l'Infante Isabelle, devint propriétaire du château de Rivieren où il mourut comme chancelier du Brabant en 1651. Mais entretemps, en 1647, il fit construire une ferme non loin du château. Ce fut la naissance du « Heideken ».

En 1811, l'estaminet fut exploité par la famille Moonens qui fut remplacée, onze ans plus tard, par Pierre De Vleeschouwer, connu sous le nom de : Pie van 't Hei'ken.

Ce fut certes à lui que pensaient les quelques vieux auxquels nous nous joignîmes. Et, aux commentaires et renseignements que nous détenions, vinrent s'ajouter les réflexions et les regrets de ces braves gens qui assistèrent impuissants à la destruction de leur patrimoine local. On ne les avait même pas consultés...

Avec quelle ferveur nous contaient-ils que : Pie était la bonhomie en personne. Echevin de l'Etat-civil pendant 40 ans, il sut — tel un roi Salomon — trancher les différends qui surgissaient entre ses concitoyens.

Chaque fois, il trouvait la solution et la réconciliation se consacrait au « Heideken » arrosée de savoureuses pintes de lambic.

Nous eûmes le bonheur d'admirer son portrait peint chez son arrière-neveu, M. Eugène De Tobel, Président actuel de la Confédération des Archers de Belgique, né au Heideken.

Pièce d'art de grand mérite, elle trônait à l'auberge après la mort de Pie, en 1913. Celui-ci y est représenté avec ses diverses décorations et ceinturé de l'écharpe échevinale.

(1) Heide : bruyère. Il y eut des champs de bruyères en cet endroit.



Pour ceux qui l'ont connu, le portrait ne dément nullement le personnage à l'œil vigilant, intelligent et bon... Il aimait rappeler le fait que le prince Baudouin, frère du Roi Albert, étant lieutenant, en manœuvres dans la région, aimait entendre chanter sa troupe pendant les relais au « Heideken ».

De 1913 à 1952, l'auberge passa à M. Jacques Fierens, dont l'épouse Marie était la nièce de Pierre De Vleeschouwer. Ce fut lui qui, le 30 juin 1952, le cœur serré, ferma la dernière fois la porte de l'établissement. Cette porte de chêne — pièce unique — entourée d'un portique en pierre blanche dans laquelle était taillé le millésime « Anno 1647 », donnait sur un vestibule entre l'estaminet et la salle des fêtes.

Dans la salle de café, une cheminée flamande était garnie de 9 plats d'étain aux armes des de Villegas avec millésimes 1821 à 1830.

Aux murs : photos et reproductions d'archers avec décorations et colliers de roi et empereur. Une vieille horloge y rappelait l'heure depuis 65 ans et autour de tout cela, pas mal de tableaux d'artistes qui y fréquentaient nombreux. Car, ne l'oublions pas, ce fut aussi un centre d'art où l'on rencontrait régulièrement Frans Courtens (avant qu'il ne fût baron), Géo Dumoulin, Jules Cran, De Bie, Amédée Lynen (qui prit la façade comme décor pour son « Tavernier du Diable »), Swyncop, Wagemackers, Willems, Fermeuse et nous sommes presque certain d'en oublier. Il doit en rester bien peu de ce groupe. En 1912, à la fin d'une excursion, à notre tour, nous en fîmes un croquis, dont la reproduction se trouve en couverture.

Derrière le bâtiment, dans un cadre unique, il y avait le verger où des saules séculaires se miraient dans un étang poissonneux et où les canards s'en donnaient à cœur joie.

Vue sur l'étang.



Le porche d'entrée au millésime « Anno 1647 ».

A quelques pas, la prairie immense dans laquelle trois mâts de tir à l'arc se dressaient et où eurent lieu des compétitions mémorables telles celles des Gildes de St-Sébastien (1428), Les Vrais Amis (1830) et La Renaissance (1887).

Ce furent des spectacles folkloriques inoubliables : arcs de triomphe garnis de verdure et de guirlandes de fleurs, oriflammes, drapeaux, etc.

Brueghel, Laermans et d'autres grands parmi nos peintres sociaux y auraient trouvé, sans aucune difficulté, une moisson abondante.

Tout cela a disparu et la belle verdure a été remplacée par de nouveaux quartiers sans expression, uniformes et aucune physionomie.

Lors de la démolition, un journaliste posait la question : « Que pouvait-on faire en 1952 d'une grange, d'un four et d'un cabaret si ancien, autour duquel s'énervaient chaque jour cent autos et un tram électrique obligés de se détourner ? »

Auquel le poète, l'artiste... le piéton, auraient aisément pu répondre : « N'avons-nous pas le droit de respecter ce qui est vénérable, de jouir en paix de nos deux jambes, parcourir les prés et siroter l'excellent breuvage de nos pères ? Pourquoi devons-nous céder le pas devant la mécanique qui tue tous les jours davantage sur des routes banales et rigides ? »

Et, avec Shakespaere nous disons : « Ecoute, écoute... l'alouette chante à la porte du Ciel !... »

Il en reste bien peu qui veulent encore écouter l'alouette, la plupart ne connaît plus que le bruit d'un moteur à deux ou quatre roues...

C. DE RIE DU BRUNCQUEZ,
Secr. de Comité Scolaire Honoraire
de la Ville de Bruxelles.

Les fontaines Wallace

UN aimable lecteur nous envoie la découpe d'un article, signé André Dresen, publié récemment par « Phare-Dimanche » sur « Les Fontaines Wallace », que nous sommes heureux de reproduire in extenso parce que nous applaudissons à sa conclusion.

« Les gens n'ont guère de mémoire... Quel est le Bruxellois qui se souvient encore du temps pas si lointain où l'on trouvait, un peu partout dans l'agglomération, de jolies fontaines appelées fontaines Wallace, monuments coulés dans la fonte et destinés spécialement à l'usage de la gent animale ? »

La base du monument, quasi au ras du sol, était formée d'un premier bassin circulaire surmonté de trois têtes de chien d'où coulait une eau limpide et fraîche.

Faut-il rappeler aussi qu'à la même époque circulaient dans Bruxelles un grand nombre de petites charrettes — il y en avait de très jolies — tirées par de forts chiens, nerveux, volontaires et bien musclés et — ce qui ne gêne rien — généralement de très bon caractère.

Lorsqu'au cours de leurs pérégrinations, ils rencontraient une telle fontaine, sorte de self-service avant la lettre, ces braves chiens manquaient rarement d'y venir laper quelques bonnes gorgées d'eau fraîche avant de reprendre leur route en jappant de plaisir.

Le premier étage était destiné aux chevaux. C'était une large vasque d'un mètre et demi de diamètre, placée au centre de la colonne. Elle se trouvait à un mètre du sol et était surmontée, comme il se doit, de trois têtes de cheval.

Enfin tout en haut, à deux mètres au-dessus du sol, l'on trouvait un petit bassin sur le bord duquel étaient posés deux jolis moineaux de bronze.

Pour être complets, nous ajouterons que les gamins de Bruxelles venaient, eux aussi, se rafraîchir à ces fontaines. Pour cela, il leur fallait grimper sur le grand bassin puis se pencher, afin de recevoir dans leur bouche ouverte, l'eau du bassin aux moineaux qui coulait par de petits robinets.

Aujourd'hui ces charmantes fontaines ont disparu — il y en a encore une à Ixelles, mais tronquée — et il faut regretter que l'on n'ait point songé à en conserver au moins une dans l'un ou l'autre parc. Ça aurait été un souvenir folklorique précieux, et la valeur artistique incontestable du monument en justifiait la conservation.

Nous avons pu nous procurer la photo d'une fontaine Wallace qui se trouvait anciennement place de la Justice.

Quoique « amputée », elle n'en faisait pas moins l'amusement des enfants lorsque — il y a une vingtaine d'années — l'eau y jaillissait encore avec abondance.

Nous ignorons encore, à l'heure actuelle, le sort qui a été réservé à ses débris.

Les fontaines Wallace appelées « Moineaux — chevaux — chiens » du siècle dernier n'ont, paraît-il, pas de légendes.

Alors, on a estimé, sans doute, qu'elles n'avaient aucune valeur artistique !...

Il ne reste, hélas, plus guère de fontaines à Bruxelles et c'est ce qui fait souvent dire aux visiteurs étrangers, qui déambulent, le pas inégal, l'appareil photographique en sautoir : « Il vous manque quelque chose pour que votre Bruxelles soit une toute belle capitale. Et cette chose, c'est probablement l'eau. »

Et cette réflexion paraît exacte quand on songe à Rome, Paris, Budapest, à tant d'autres grandes villes où des fleuves déroulent leurs torsades étincelantes entre des rives éblouies...

Or, Bruxelles a même perdu la voix innocente et multiple de ses fontaines !



TAPISSERIES RÉCENTES

de

DUBRUNFAUT

L'ŒUVRE de Dubrunfaut est toujours apparue comme un des îlots préservés de l'anarchie où se débat une grande partie de l'art actuel. Cependant les « esthètes » et les marchands d'art l'acceptent mal, la considèrent comme académique ou comme « dépassée ». Il est certain que la bouffée d'air frais, la parcelle de la vie des hommes qu'elle fait entrer dans l'architecture — où elle trouve son cadre essentiel et naturel — ne permet guère l'emploi du vocabulaire ésotérique dont se sert une certaine critique pour expliquer, justifier, et, en fin de compte,



Sur la berge (détail).

(Atelier De Wit.)

dénaturer les fonctions primordiales de l'art. Mais, au fond, la critique importe peu. Les hommes sont seuls juges. Et la meilleure critique n'a jamais rien fait pour les succédanés de l'art.

En un moment où, pour échapper à la dévalorisation des idées, l'artiste se réfugie dans un art tout occupé à s'enrober dans un cocon de spéculations pour le moins contestables, Dubrunfaut, concentrant dans son esprit les espoirs des hommes et dans son cœur l'espoir d'un art qui les sert, donne à son œuvre un ressort humain qui, sans la faire tomber dans la facilité ou la prétention philosophique, en fait le support d'idées généreuses : l'homme en a besoin pour croire en lui-même d'abord, en l'art ensuite, et, enfin, en toutes les valeurs qui devraient structurer une époque telle que la nôtre.

L'art, et Dubrunfaut semble l'avoir compris, traverse une époque où le poète et les hommes attendent de lui forces et réponses pour demain. L'avant-garde de ces années — reflet du déchirement généralisé, n'est pas nécessairement celle dont l'art a besoin pour se surmonter et assumer ses responsabilités devant les hommes.

Elle ne représente souvent qu'une valeur mercantile et parfois la sincère désorientation de cer-

Jeux d'ailes.

(Atelier De Wit.)



tains. Et il semble bien qu'elles ne soient pas capables telles qu'elles sont ou à elles seules d'apporter ce que l'art recherche.

Dubrunfaut, cependant, est attentif aux plus sérieuses manifestations de l'art actuel, mais il se tient résolument à l'écart des bouffonneries et des excentricités des sous-produits de l'art — même s'ils sont d'apparence très intellectuelle.

Il conserve, en fait, une intransigeante indépendance vis-à-vis de ce qui ne lui paraît pas être essentiel. Et pour lui, l'essentiel est de retrouver la démarche fondamentale de la création artistique par un contact direct et répété avec la vie et les hommes. Ainsi il a su se délivrer des inquiétudes que font naître dans l'esprit du créateur la puissance des idées et acquérir la conscience précise de ses devoirs. Dans le même temps son œuvre démontre que le problème de la liberté dans la création artistique n'en est plus un, dès le moment où l'intelligence obéit aux impératifs humains, car c'est alors seulement que le mécanisme vital de l'art se réfugie dans le choix des moyens à exprimer les idées-forces.

L'œuvre de Dubrunfaut fait partie de celles qui, au milieu de la profusion artificielle de formes artistiques fermées au monde des émotions issues de la vie et à toute idée d'utilité, au milieu de l'indifférence générale ou des railleries, se développent, se déploient, se hissent suffisamment haut pour que leur message gonflé d'humain et de généreux soit entendu des hommes.

J. POPULAIRE.



Le collier (détail).

(Atelier De Wit.)



Sous l'œil scrutateur de M. Arthur Haulot, commissaire général au tourisme, le président du comité M. Overloop tend un des précieux parchemins à M. Kestelin, greffier provincial dont le ravissement n'a d'égal que le sourire tout épanoui du bourgmestre M. Delforge.

Une plaque à la mémoire de Hugo Vander Goes est apposée sur l'abbaye du Rouge-Cloître

L'initiative du comité du prieuré de Val-Duchesse, une plaque commémorative, due à l'artiste Haine, a été apposée, sur un des pignons de l'abbaye du Rouge-Cloître, à Auderghem, à la mémoire du grand artiste que fut Hugo Vander Goes.

Au cours de la cérémonie, le président du comité organisateur, M. Overloop, remercia les personnalités présentes et leur remit un précieux souvenir consistant en parchemins authentiques découverts dans cette magnifique propriété du Rouge-Cloître.

Au cours du vin d'honneur qui suivit, M. Paul Delforge, bourgmestre, remercia le comité organisateur pour son initiative et retraça la vie mouvementée d'Hugo Vander Goes dont plusieurs œuvres sont encore actuellement mises en vedette à Cologne.

Parmi les personnalités présentes à cette cérémonie, nous avons encore reconnu : MM. Willegems, échevin des Travaux publics; Demey et Vernailen, conseillers communaux; Van Cauter, secrétaire communal, ainsi que de nombreux membres du comité organisateur, dont MM. Maes, Mignot et Haine.

Un concours photographique

L'U.C.A. Ixelles, syndicat d'initiative générale, organise son 20^{ème} concours photographique sur le thème : « Folklore et Tourisme en Brabant et ailleurs ».

Plus de 5.000 F de prix seront attribués. La Fédération touristique du Brabant alloue un prix de 1.000 F. Les envois devront parvenir au secrétariat de l'U.C.A., rue de Maelbeek, 3, à Bruxelles 4, au plus tard le 28 avril prochain. S'adresser pour renseignements à M. A. Colet, président du comité.

AVRIL

*Connais-tu le groseillier à maquereaux ?
Il se réveille après la dernière gelée
Quand se ramollissent les acides terreaux
Sous la flache des écharpes mouillées.*

*Fleurira-t-il le démocrate pissenlit
Pendant que se desserrent les tenailles
Et que se lèvent des grands et des petits lits
Les légumes de nos futures ripailles ?*

*Le merle siff'e fin. Le martinet revient,
Et aussi le rossignol, le coucou, la fauvette,
Et l'hirondelle qui sur le ciel dessine des riens,
Les efface aussitôt dans des zigzags de mauviette.*

*Aimes-tu la jonquille au pied du cerisier,
Ce jaune Vermeer sur lilas de jeune fille,
Ou bien encor perché sur le chataîgnier
Cette pie-grièche, l'amie des vieilles filles ?*

*L'air autour de l'érable est devenu bleu,
Et son odeur devient de plus en plus dense.
Les cloches réveillent les jeunes dieux.
La terre renâit à de nouvelles cadences.*

P. D.

Un site classé à Basse-Wavre

En raison de leur valeur archéologique, les constructions de l'ancienne villa romaine et de ses abords, à Basse-Wavre sont classées comme site.

- Il est, par conséquent, interdit :
- 1) De construire; de planter des arbres sauf dans les parties du site qui auraient fait l'objet de fouilles infructueuses;
 - 2) De lotir les parcelles se trouvant dans les mêmes conditions;
 - 3) De modifier en rien l'état actuel des lieux tant que les travaux de déblaiement ou de fouilles n'ont pas été effectués;
 - 4) De modifier, après le déblaiement, l'aspect des vestiges de la partie de l'ancienne villa romaine remise au jour.

« L'Amour et la Paix »

La Régionale de Wavre de la Ligue des Familles Nombreuses et des Jeunes Foyers organisera dans le Cloître de l'Hôtel de Ville de Wavre, du 22 au 28 avril 1962, une exposition intitulée « L'Amour et la Paix ». Cette exposition qui mettra en relief l'unité de la grande famille humaine et de son désir immense de paix, de cette paix qui lui paraît toujours si fausse, si lointaine, appellera les visiteurs, enfants et parents, à lutter concrètement contre l'ignorance, contre l'indifférence, contre la faim, contre la maladie, contre les préjugés, contre l'orgueil, contre l'amour de soi, et à réaliser ainsi la Paix.

Cette exposition s'accompagnera, notamment, d'un concours de dessins d'enfants ouvert à tous les garçons et filles de moins de 16 ans et portant sur les thèmes de l'exposition. Tous renseignements au Secrétariat, rue des Combattants, 5, Wavre.

Heures d'ouverture : de 14 à 18 heures. Pâques et lundi de Pâques : de 10 à 12 et de 14 à 18 heures.

Dans le vallon où se niche LOMBEEK-NOTRE-DAME...

C'EST en Brabant, peu après Gaasbeek, dans le Payottenland, à 19 kilomètres de Bruxelles. — 800 âmes à peine. — Le « Lombeek », affluent de la Dendre, a donné son nom à l'agglomération. Il signifierait : « le ruisseau au cours lent ».

L'origine du village remonte au-delà de 1112 ca.; à cette époque, l'abbaye de Nivelles était chargée du personnat de l'église qui fut érigée en paroisse dans le courant du XIII^e siècle.

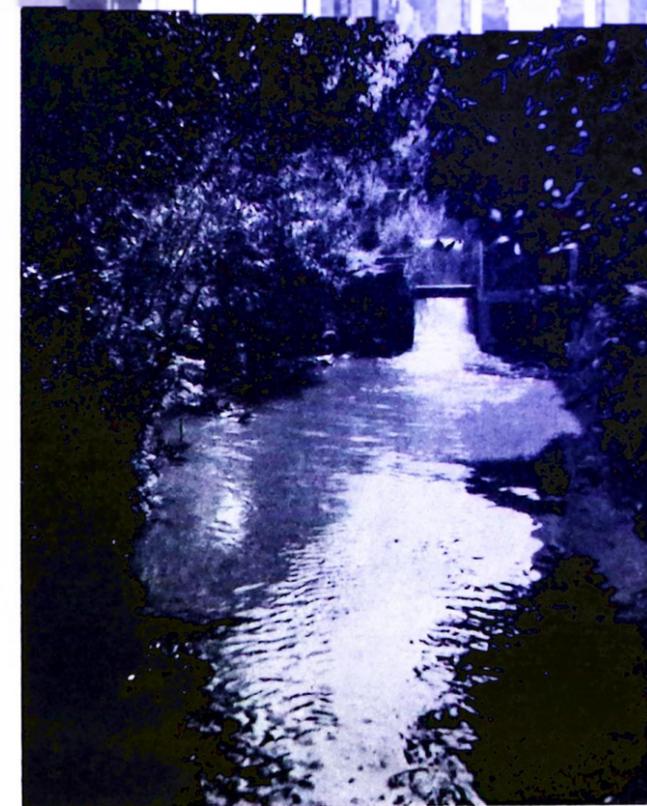
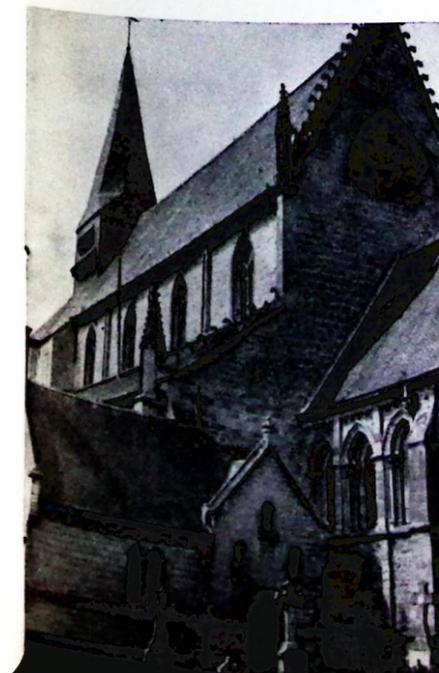
Au Moyen Age, le château-fort de Lombeek, situé dans un vallon au centre du village, était l'un des 24 chaînons de la ceinture fortifiée qui protégeait, vers l'Est, la Flandre impériale.

De nos jours, et après de multiples avatars, le château restauré est devenu une résidence estivale. Jadis un mur d'enceinte et un pont-levis défendaient l'entrée du château.

Lombeek était, au XIII^e siècle, un lieu de pèlerinage très fréquenté.

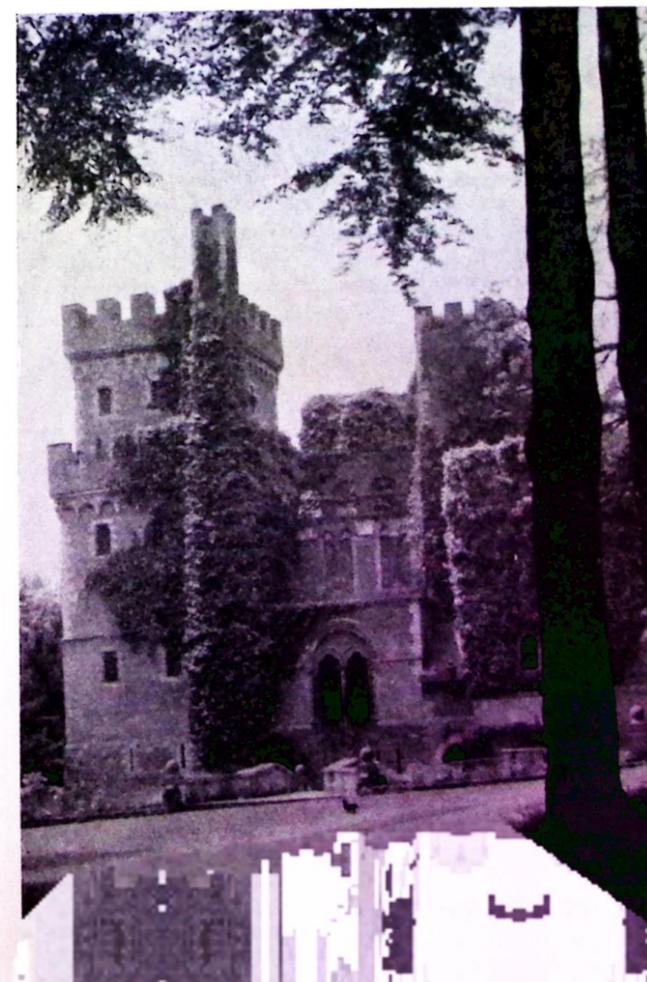
L'église, entourée du cimetière, fut restaurée en 1908; sur le seuil, l'altitude est de 48 m 46. L'édifice est en gothique primaire avec partie romane. Le chœur et la nef remontent au XIII^e siècle. Le sanctuaire renferme de nombreuses œuvres d'art parmi lesquelles l'admirable retable, en chêne sculpté, attribué au « Maître de Lombeek » dans lequel on reconnaît avec certitude l'un des membres de la célèbre famille des sculpteurs sur bois, les Borman; soit Jan Borman, soit Pasquier Borman. Dans tous les cas, c'est l'une des œuvres maîtresses de l'Ecole bruxelloise du début du XVI^e siècle.

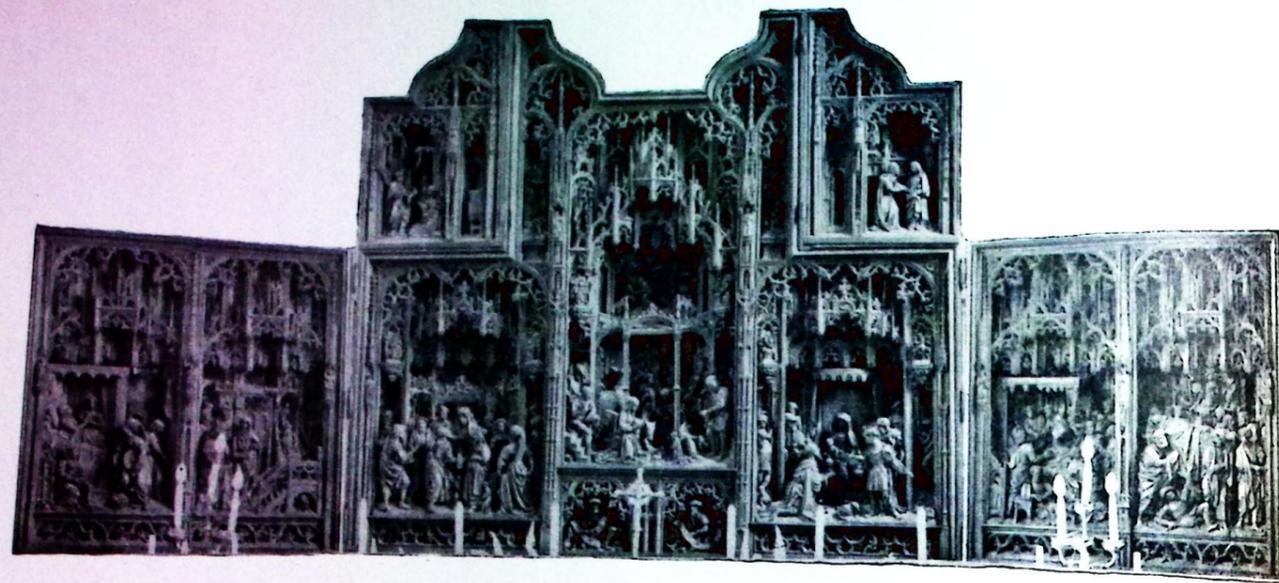
L'église en gothique primaire avec partie romane.
(Photo : de Sutter.)



« Le ruisseau au cours lent ».
(Photo : de Sutter.)

Le château-fort « Rokkenborg » restauré.
(Photo : Ooms.)





L'admirable retable, en chêne sculpté, attribué au « Maître de Lombeek ».

(Photo : de Sutter.)

Dans quelles conditions ce chef-d'œuvre arriva-t-il à Lombeek ? Les archives paroissiales sont étonnamment muettes à cet égard...

Il représente les épisodes de la vie de la Vierge, patronne de la paroisse et du bourg. Ce retable, sans conteste le plus beau du pays, d'une envergure exceptionnelle, forme maître-autel, tous volets ouverts. La finesse d'exécution de ce chef-d'œuvre magistral est incomparable. Tant de naïve et chaude piété s'en dégage qu'on ne peut s'en détacher. Son état de conservation est excellent, malgré les siècles et les vicissitudes que subit la contrée.

La chaire de vérité, due à Delvaux, représente le miracle de Saint-Hubert. Orgues et jubé sont remarquables. Les fonts baptismaux sont du XVI^e siècle. Les confessionnaux et le banc de communion, aux belles boiseries, sont du XVIII^e siècle. Les stalles sont ornées de peintures en grisaille. Sur un autel latéral, un groupe en terre cuite protégé par une vitrine, parle encore aux fidèles de l'aventure merveilleuse arrivée, au VII^e siècle, au seigneur Hubert chassant un vendredi saint dans les forêts d'Ardenne...

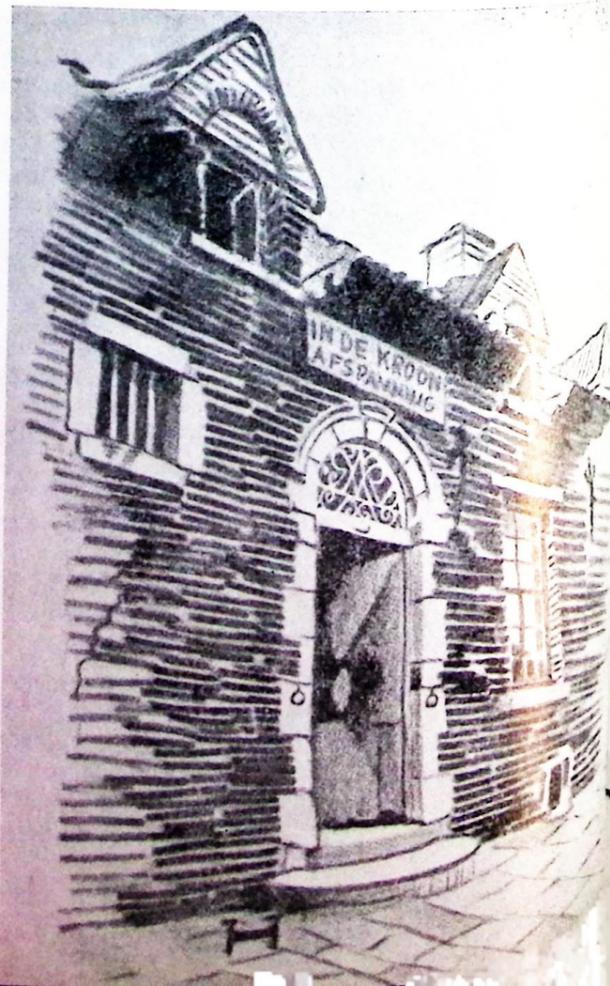
Plusieurs statues en bois sculpté sont intéressantes : un Christ aux outrages d'une facture assez roide, une pleureuse et un Saint-Jean très émouvants.

En face de l'église, une vaste auberge basse : « In de Kroon », certainement ancien relais car un large porche mène à une grande cour intérieure dont les murs, chaulés, sont éclatants de blancheur. Les fenêtres sont garnies de balsamines mélangées

aux bégonias; des orangers nains tentent de se hausser du col. Les portes anciennes sont cloutées et s'ornent de serrures en cuivre. A l'intérieur de la

La vaste auberge basse « In de Kroon ».

(Extrait de « West Brabant ».)



Le moulin de Lombeek.

(Photo : de Sutter.)

première salle, une pompe rustique en pierre bleue datée dans la pierre « 1765 ». L'eau gicle de la gueule d'un lion en cuivre. La cheminée gothique, dans laquelle on pourrait cuire un bœuf, est ornée d'un grille-viande, d'une pince à bûches, d'une fourchette digne de Gargantua, d'autres ustensiles qui semblent être en acier poli.

Des pichets de grès et d'étain garnissent les cimaises courant le long des murs, ainsi que deux images d'Epinal noircies dont « La mort de l'Empereur Napoléon-le-grand ». Une porte, familièrement ouverte, donne accès à la cuisine accueillante et bonhomme.

Dans une deuxième salle, deux crédences massives supportent des objets de cuivre. Une société de musique, après force flonflons, s'y désaltérait car,

ce jour-là, il y avait kermesse. Le village avait fait toilette; j'ai même vu des talons-aiguilles en difficulté sur les larges pavés... Les pétards pétaradaient, les « moulins » tournaient, le stand de tir ne désemplissait pas, la marchande de gaufres travaillait à plein rendement...

La contrée est fort pittoresque, doucement vallonnée : prairies grasses, vergers plantureux, champs productifs, serres à raisins. Beaucoup d'arbres l'enjolivent et nombreux sont les chemins campagnards indisciplinés qui permettent d'échapper au rythme trépidant des grandes voies de communication. Les maisons basses brabançonnaises n'ont pas complètement disparu. Certaines d'entre elles s'enorgueillissent encore — avec juste raison — de leur façade envahie de beaux vieux poiriers en espalier, taillés en U.

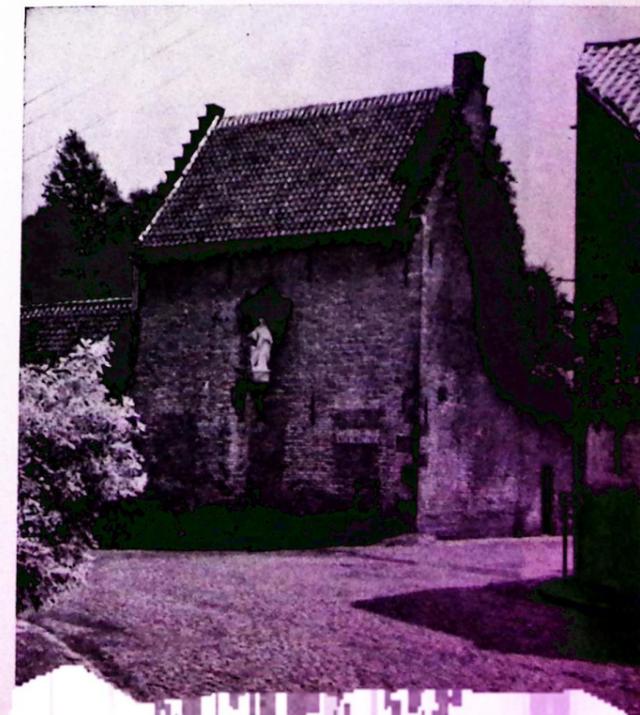
Les fermes sont importantes et l'on voit surgir des hangars les tracteurs rouges qui remplacent, petit à petit, les gros chevaux de labour.

On découvre le vallon où se niche le village de l'une des collines si caractéristiques du paysage brabançon d'où le panorama est sereinement beau. Le clocher de l'église semble appeler : on s'arrache à la contemplation du décor tellement varié et l'on y va...

Geneviève C. HEMELEERS.

Notre-Dame de Lombeek, au carrefour des routes de Gooik et de Pamel.

(Photo : de Sutter.)



SOIRÉES DU TOURISME

8 mars 1962

Le Centenaire des Misérables

L est souvent édifiant, toujours enrichissant de lire et relire l'histoire. Outre les précieuses et salutaires leçons qu'elle nous permet de tirer du passé, elle nous enseigne qu'il ne s'écoule point d'âge, point de siècle, point de génération sans que ne surgissent aux quatre coins de l'horizon, par un phénomène de distribution demeuré mystérieux, à ce jour, l'un ou l'autre être d'exception, hors mesure qui, loin de traverser le monde comme un météore, scelle son passage sur terre d'une marque indélébile. Tel fut, en France, le cas de Napoléon, tel fut, encore, le cas de Victor Hugo.

Politicien engagé, aussi retors qu'opportuniste, poète inspiré jusqu'au sublime, romancier fécond, tourmenté par des préoccupations à caractère social, pamphlétaire virulent et impitoyable, épistolier racé, critique d'art éclairé, Victor Hugo, tant par l'extravagance de ses qualités que par l'impétuosité de ses défauts se range, d'autorité, dans cette catégorie d'hommes hors ligne qui échappent au contrôle de nos philosophes et psychologues dans la proportion même où ils franchissent les frontières conventionnellement assignées aux capacités humaines.

Ce serait, dès lors, faire preuve d'une folle témérité et d'une ambition non moins déraisonnable que d'imaginer qu'une vie aussi intense, qu'une œuvre aussi drue, aussi luxuriante que celle de Victor Hugo puisse être condensée dans les limites étreintes d'une seule étude, d'une seule conférence. C'est ce qu'a parfaitement compris M. José Camby, le distingué conservateur honoraire du Musée Charlier, lui qui s'est borné, avec une prudence qui n'a d'égale que

par M. JOSE CAMBY

homme de lettres,
conservateur honoraire du Musée Charlier.

l'intelligence, à n'évoquer, à notre intention, qu'un seul des multiples visages de l'illustre écrivain, celui du romancier en exil, dans nos murs, pris sur le vif au moment où il s'apprête à mettre la dernière main à ce monument de la littérature mondiale que sont et resteront « Les Misérables ».

Devant l'ampleur de la production de Victor Hugo, dont l'inspiration semblait couler de source et qui excellait avec un bonheur quasi égal dans les genres les plus variés comme les plus difficiles, devant la puissance créatrice de celui qui fut, peut-être, le seul, en France, à renouer avec ce style épique, propre aux gestes héroïques du Moyen Age, on a peine à imaginer que ce titan de la littérature française mit quelque quarante ans avant de parachever ce roman fleuve dont même son « Notre-Dame de Paris » ne parvient à ternir ni le lustre, ni la popularité. Déjà, en 1820, il avait dressé, dans ses grandes lignes, le canevas de son ouvrage et maints personnages célèbres du livre comme l'évêque Myriel qui incarnait au plus haut degré les vertus morales du christianisme ou encore le policier Javert, inflexible et incorruptible dans l'accomplissement de sa mission, loin d'être les fruits de l'imagination débordante de l'auteur, avaient été croqués par lui au cours de ses multiples pérégrinations, tout comme maints épisodes, à l'image de ceux relatant l'enfance de Cosette, étaient trop chargés de résonances humaines pour relever de la pure fiction.

Plus que tout autre, ce roman le tenait à cœur. Pourtant, soit qu'il se soit laissé entraîner au jeu dangereux des passions politiques, soit qu'il se soit laissé distraire par d'autres objectifs comme ce siège à l'Académie française qu'il ne conquiert, et encore de justesse, qu'en 1841, Victor Hugo ne remet son travail sur le métier qu'en 1845. Pas pour longtemps, hélas, des dissensions avec son parti, une opposition irréductible à la politique de Napoléon III, le conduisent sur le chemin de l'exil. Il se réfugie d'abord en Belgique où la Grand'Place de Bruxelles le voit se pencher à nouveau sur son manuscrit des « Misérables » comme il l'intitulait lui-même, à l'époque, puis dans les îles anglo-normandes de Jersey et Guernesey non sans égratigner, au passage, son ennemi dans son « Napoléon le Petit ». Le 22 avril 1860, il rouvre son volumineux dossier où sont entassés brouillons et notes de ce qu'il considère comme un grand document social et humanitaire. A partir du 30 décembre de la même année, il compose sans désespérer. Sur avis de son conseil médical, il quitte, le 24 mars 1861, les brumes de Guernesey et gagne Bruxelles accompagné de celle qui, sa vie durant, restera son égérie, Juliette Drouet.

Enfin, le 7 mai 1861, à 11 heures du matin, l'im périale qui avait été quérir à Groenendaal les passagers venant de Bruxelles s'arrête devant l'Hôtel

des Colonnes à Mont-Saint-Jean et tandis que les chevaux flairant l'avoine et l'écurie toute proche, piaffent nerveusement, un voyageur s'engouffre dans l'hôtel, y débat rapidement le prix de la pension puis se fait conduire dans la chambre qu'il s'est choisie et d'où la vue court, vertigineuse, le long de la forêt de Soignes et de cette plaine de Waterloo où s'est noué quarante-six ans auparavant le destin de l'Europe. Ce solitaire dont le comportement fébrile trahit l'émotion et le regard enflammé l'exaltation profonde et qui a hâte de palper ce site, de s'en imprégner, d'en fouiller le sol jusque dans ses moindres recoins, n'est autre que Victor Hugo.

Cependant, pour pathétique qu'elle soit, cette rencontre du romancier avec « la morne plaine » n'en est pas pour autant la première. Refusant, en août 1837, lors de son premier voyage en Belgique de rendre à Wellington une visite qui aurait pu paraître un hommage, il avait succombé, quinze ans plus tard, en 1852, à l'appel irrésistible de ces lieux sacrés. Et ce fut ce premier contact avec l'immense et lugubre champ de bataille où furent enterrées les ultimes espérances françaises qui lui inspira les inoubliables vers qui explosent douloureusement dans « Les Châtiments ».

Les deux mois qu'il séjourne à l'Hôtel des Colonnes, en compagnie, semble-t-il de Juliette Drouet, qui dans la joie comme dans la douleur, resta à la fois sa copiste attirée, sa conseillère écoutée et son inspiratrice éclairée, il les passe à achever son gigantesque ouvrage et à arpenter ces prairies, à scruter ses sentiers, ses ravins qui de Hougomont à la Haie Sainte et de Plancenoit à Braine-l'Alleud résonnent encore de l'immense clameur de la bataille. Le soir, après dîner, il trie son opulente moisson; il se lève tôt, tout entier à son œuvre qui le passionne, le magnétise. Sous son regard de visionnaire, le paysage s'anime; Napoléon, Wellington, Ney, Cambronne reprennent vie. Emporté par sa propre fougue, rongé par une flamme intérieure, il bouscule l'histoire. D'un simple incident de combat jaillit une épopée dont le fameux épisode du chemin creux constitue un des aspects les plus saisissants. Sous sa plume

exaltée, Cambronne, qui fut, peut-être, un général plein de raffinement, se découvre un vocabulaire de charretier et Napoléon lui-même aurait été stupéfait d'apprendre qu'il resta un moment seul sur le champ de bataille.

Peu importe cette vérité si chère aux historiens, la vox populi n'a-t-elle pas déjà opté pour la légende en adoptant spontanément le Waterloo de Victor Hugo, ce Waterloo qu'il sut décrire avec une musicalité et une richesse d'expressions jamais égalées. Le 30 juin 1861, Hugo pourra confier : « J'ai fini les « Misérables » sur le champ de bataille de Waterloo, aujourd'hui, 30 juin 1861, à 8 heures et demie du matin, jour de la kermesse de Mont-Saint-Jean ». Sa tâche titanique accomplie, l'incomparable écrivain prend enfin de vraies vacances, visite Malines, le 9 juillet et, le 14 du même mois, quitte définitivement l'Hôtel des Colonnes remettant à l'hôtelier qui l'avait sollicité une attestation ainsi libellée : « Je suis heureux de dire que je suis satisfait de l'excellent hôtel Dehaze où j'ai passé deux mois ».

Ces deux mois, il les passa en toute sérénité d'esprit car en dépit de ses innombrables déplacements qui le voyaient tantôt au cœur de la bourgade interrogeant les paysans, tantôt à Ohain, Plancenoit et même Braine-le-Château, ni la Sûreté belge, ni les journaux ne parurent exactement informés du lieu de sa résidence. On parla d'une retraite cachée aux environs de Liège ou sur les bords de l'Ourthe, connue seulement de son fils, et quand, enfin, le mystère fut percé, le génial poète s'apprêtait déjà à plier bagages.

Par la suite, en dépit de nombreux séjours en Belgique et, notamment, à Villers-la-Ville, Victor Hugo ne devait plus jamais fouler le sol de Waterloo comme s'il entendait, par là, rester fidèle aux visions fantasmagoriques qu'il confia, avec dilection, au plus populaire de ses romans : « Les Misérables ».

M. M.-A. Duwaerts, notre secrétaire permanent, traduit à l'adresse du conférencier, tout l'enthousiasme que l'auditoire avait ressenti au contact de cette merveilleuse tranche de vie.

NOS SOIRÉES DU TOURISME

BUFFET : 18 heures — CONFERENCE : 18 h 30

5 AVRIL

« Les relations culturelles du Brabant au travers des siècles ». Exposé de MM. MARTINY et BAUDOUIN, respectivement architecte en chef, directeur du Service provincial des bâtiments, et conservateur de la Maison Rubens à Anvers.

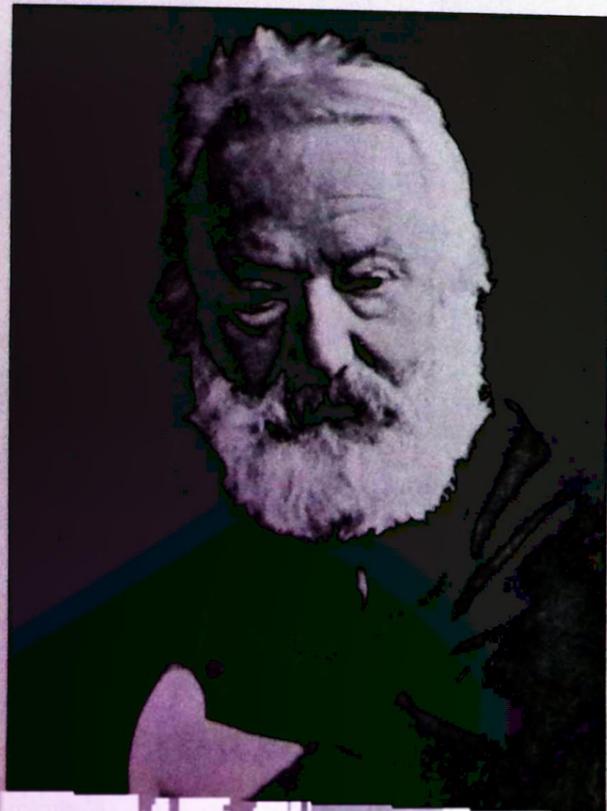
Sur deux grandes expositions que prépare la Province de Brabant : « Rubens diplomate » au château du Steen à Elewijt et « Ile de France-Brabant », au château de Sceaux à Paris; puis au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles.

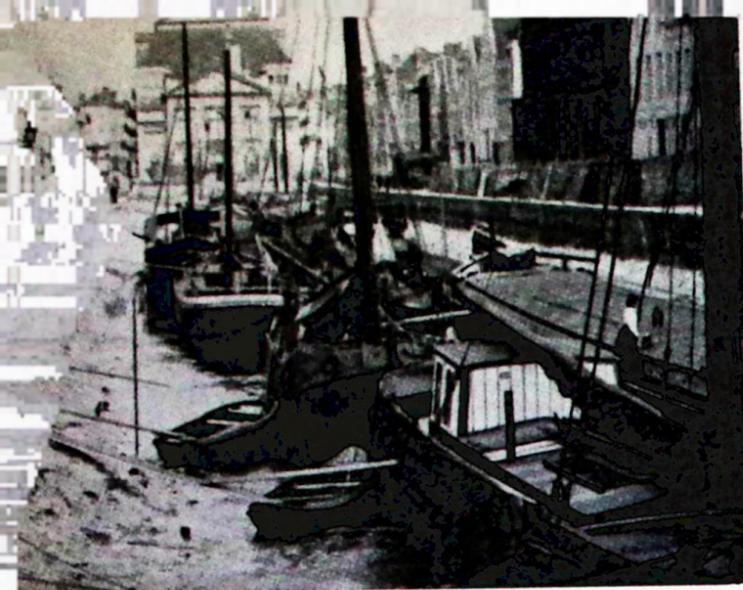
NOS MIDIS DU TOURISME

BUFFET : 12 h 15 — CONFERENCE : 12 h 40

16 AVRIL

« Quinze ans de tourisme radiophonique », par Walter FOSTIER, chef du service des Relations Publiques à Radiodiffusion-Télévision Belge.





Les péniches encombrant le bassin du Quai-au-Foin, vers 1900. Au fond, la façade postérieure du Théâtre Royal Flamand.

MIDIS DU TOURISME

19 mars 1962

La vie quotidienne à Bruxelles à la Belle Époque

par M. Georges WINTERBEEK,
Professeur à l'Athénée Léon Lepage.

Il serait tout aussi malaisé d'imaginer le spectacle qu'offriraient nos centaines de milliers d'employés et d'ouvriers montant, à l'assaut, place de la Bourse ou aux abords des anciennes gares du Nord et du Midi, d'un de ces tramways à impériale, à traction chevaline et à un sou la section, à peine en état d'accueillir vingt-huit passagers tandis que leurs épouses se paieraient le luxe de deviser allègrement, sous le regard paternel de la police, au beau milieu de nos boulevards du Centre, indifférentes au klaxon impératif d'un ancêtre de la route comme à la discrète supplique d'un conducteur de Tilbury.

Notre époque a-t-elle tué toute poésie ? Désaxés par le rythme infernal de la vie, assoiffés d'espaces nouveaux, avides de sensations toujours plus fortes, toujours plus corsées, sommes-nous encore aptes à communier à cette paix du cœur, à cette sérénité de l'âme qui présidaient aux dimanches d'autrefois, nous sentons-nous encore capables de nous mêler, sans arrière-pensée à quelque bande joyeuse et nous amener en longeant les superbes marronniers de l'avenue Louise, paradis des cavaliers et des écuyères, vers ce bois de la Cambre, terme de la classique promenade dominicale du vrai Bruxellois ? Nous sentons-nous de taille, après le pèlerinage indispensable dans ces hauts lieux de la gastronomie et du plaisir qui s'appelaient Moeder Lambiek, la Laiterie ou l'île Robinson, de nous retrouver au bord du lac pour nous livrer, tels des proies dociles, aux mains expertes du photographe de service ?

Et le soir venu, serions-nous encore en mesure de priser le spectacle haut en couleur de ces cochers de fiacres bourrus, au nez sempiternellement empourpré, ranimant à coups de jurons bien appuyés l'ardeur défaillante de leurs bêtes faméliques, écœurées d'être encore astreintes à véhiculer, à 1 franc la course, un de ces abominables bourgeois ; de diriger ensuite nos pas vers les bassins du Quai au Foin ou du Quai aux Briques pour contempler les délicates manœuvres des péniches et rêver, peut-être, à quelque somptueuse carrière au long cours ou, qui sait, à quelque chimérique embarquement pour Cythère ?

Pourquoi, ce thème, en soi, léger, badin, caustique, appuyé de maîtrise façon par un commentaire nerveux, incisif, finement acerbe et par un feu d'artifice de diapositives percutantes dont l'anachronisme et la candeur, joints à la gaucherie des figurants, déclenchaient mécaniquement le rire, gonflait-il nos cœurs d'amertume ? Peut-être parce que nos âmes, en quête de sagesse et de mesure, avaient pressenti, deviné, entrevu, au travers du clinquant des mondanités, l'effroyable indigence dans laquelle croupissait tout un monde de prolétaires et de gagne-petit.

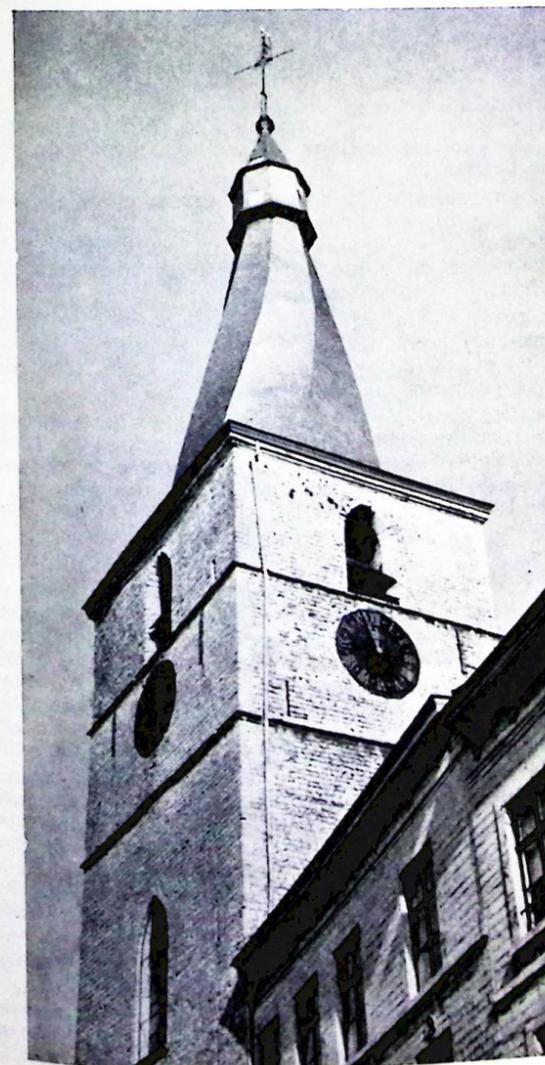
Yves BOYEN.

Voici ce que vous cherchez

METTRE à la disposition de nos compatriotes tous les renseignements qui touchent aux sites et aux monuments de notre belle province, leur apporter de nouvelles promesses de joies fécondes par l'épanouissement d'un tourisme intégral, est un des buts essentiels — sinon le seul — de notre revue.

Aux dépliants, intitulés, l'un, LE LONG DE LA 430 », l'autre : « AU-DELA DE LA N 3 », qui ont mis en valeur toute la région située entre Bruxelles et Villers-la-Ville, ainsi que le district situé au nord du grand axe routier Bruxelles-Liège, nous avons concentré les beautés d'une partie du Brabant wal-

La chapelle Notre-Dame du Marché à Jodoigne.



lon dans un troisième dépliant qui vient de sortir de presse, sous le titre : « VOICI CE QUE VOUS CHERCHEZ » qui constitue à lui seul tout un programme.

DANS ce Brabant si riche en sites pittoresques, si fécond en imprévus, campagnes fertiles, vestiges du Moyen Âge voire de la préhistoire, nous avons choisi, pour votre agrément, un coin attrayant : le Sud-Est, à propos duquel Edmond Picard écrivait :

« La plaine flamande prend fin. Le sol se relève » comme si une force souterraine le gonflait. Les » premières collines restreignent l'horizon.

« Dans leurs flancs sont découpés les premiers » chemins creux, aux berges abruptes et ombragées, » aux ornières profondes, les crêtes se chargent de » bois où poussent, en haute futaie, les hêtres ! »

Cette région que nous vous proposons d'explorer vous réservera bien des surprises... toujours agréables, aussi bien gastronomiques qu'esthétiques ou spirituelles.

Ce Brabant-là, c'est, en fait, une partie de la vallée de la Dyle, à l'horizon plus resserré, bordée de collines plus hautes. Son charme réside dans la grandeur de ses lignes et de ses masses. Allez la contempler du haut des collines de Wavre. Vous y découvrirez cette ravissante villette, martyre de la dernière guerre, avec sa grosse tour carrée, ses longues enfilades de toits... Plus loin, Basse-Wavre à un coude de la rivière, plus loin Gastuche, d'autres villages encore, qui recèlent tous une petite église aux trésors méconnus et d'innombrables curiosités.

Et puis, il y a le Train, aux eaux chantantes, aux auberges renommées où vous dégusterez des truites, mais oui, à la chair délicate. Les fins gourmets, les amoureux de la nature la connaissent bien, cette vallée du Train qui conduit à Chaumont-Gistoux, si coquette dans un site accidenté couvert de sapinières.

Enfin, gagnez Jodoigne aux fermes opulentes, parcourez les étranges grottes de Folx-les-Caves, foulez Ramillies, haut-lieu de l'Europe et la chaussée Brunehaut au nom évocateur. Mais, de grâce, arrêtez-vous de temps à autre pour écouter la voix grondante de quelque moulin à eau qui plonge et replonge ses aubes dans un ruissellement de perles et d'écume.

Notre Brabant est riche d'émotions prenantes. Le saviez-vous ?

La vie de la Fédération touristique de la province de Brabant

LA Fédération touristique de la province de Brabant a tenu le mardi 13 mars dernier, au siège fédéral, 4, rue Saint-Jean à Bruxelles, son assemblée générale statutaire.

Après lecture et approbation du procès-verbal de l'assemblée générale statutaire du 7 mars 1961, il a été procédé à la lecture du rapport sur l'exercice écoulé dont nous donnons plus loin une brève analyse.

Sur rapport favorable des vérificateurs, l'assemblée a approuvé le rapport du trésorier établissant la balance des comptes clôturés au 31 décembre 1961.

L'assemblée, chargée de désigner quatre membres de son Conseil d'administration, a renouvelé les mandats d'administrateurs de MM. Albert Marinus, René Piret et Paul Cresens, sortants et rééligibles et a appelé M. Robert, président de la Fédération Internationale des agences de voyages, au sein du Conseil.

Les mandats de MM. Kestelin, Cuvelier et Vanden Branden, membres du Collège des Commissaires aux comptes, ont été également renouvelés par l'assemblée générale qui a, d'autre part, approuvé le budget de la Fédération pour 1962.

A la fin de la réunion, M. Haulot, commissaire général au Tourisme, a tenu à féliciter et à remercier vivement la Fédération touristique du Brabant pour l'aide amicale et on ne peut plus efficace que celle-ci lui a apportée spontanément dans la série de campagnes de caractère national : « Opérations Musées (1959), Moulins (1960), Ambiorix (1961) » destinées à attirer spécialement l'attention du grand public sur certaines richesses de notre patrimoine et pour sa collaboration très utile dans de nombreux domaines.

Ses activités en 1961

LES activités de la Fédération touristique de l'année 1961 ont dépassé en nombre et en qualité celles des années précédentes et c'est heureux car nous nous mordrions les doigts si on devait nous appliquer la fameuse maxime « Qui n'avance pas, recule ».

Elles sont tellement nombreuses que nous voici fort en peine de vous les résumer en quelques phrases, même en ne les esquissant qu'à larges traits.

Des locaux neufs et spacieux, agencés en vue d'obtenir un maximum d'efficacité dans le travail ont été mis à notre disposition le 20 janvier, dans un immeuble au modernisme de bon aloi, 2,4, rue Saint-Jean à Bruxelles et notre bureau d'accueil voit croître sans cesse son nombre de visiteurs soucieux de s'informer et de se documenter.

La Fédération a participé avec un succès certain :

- A une remarquable exposition tendant au rapprochement des peuples : « Art et Nature au Pays du Danube : La Basse-Autriche » à l'hôtel de ville de Bruxelles, du 8 au 28 février.
- Au Salon des Vacances organisé du 11 au 19 mars, au Heysel, où notre stand reçut la visite fort remarquée du Prince Albert et de la princesse Paola.
- A la 34^e Foire Internationale de Bruxelles avec un éblouissant tableau panoramique constituant une anthologie vivante des ressources touristiques de notre province.
- A la section belge de la Foire Internationale de Paris (18 au 29 mai) où notre pavillon qui retraçait des épisodes charmants du mariage royal et donnait un aperçu de la qualité de nos métiers d'art brabançons, a connu un véritable succès.
- A plusieurs expositions consacrées à la relance des métiers d'art : à Bruxelles (Innovation); à Louvain (Hôtel de Ville); à Munich (Foire internationale de l'Artisanat); à Elewijt, dans les dépendances du Château; enfin à Nivelles (Hôtel de Ville).

La propagande spectaculaire a été solidement appuyée par nos éditions au meilleur profit du tourisme brabançon.

Il faut souligner la sortie de presse d'un ouvrage « Les Moulins du Brabant », fort de 326 pages et comportant une abondante illustration. Ce petit volume constitue un guide agréable pour tous ceux qui s'intéressent à notre culture.

La revue « Brabant » a fait plus d'une fois l'objet de commentaires flatteurs pour la valeur de ses articles et sa présentation vivante dans plusieurs grands journaux de Bruxelles.

Un deuxième dépliant : « Au-delà de la N. 3 » qui met en valeur tout le district situé au nord du grand axe routier Bruxelles-Liège conduisant le touriste de Louvain à Tirlemont, par le chemin des écoliers, a vu le jour et un troisième dépliant : « Ce que vous cherchez » va sortir incessamment de presse.

Enfin, signalons qu'il a été procédé à plusieurs tirés à part d'articles parus dans la Revue.

D'autres manifestations de propagande ont provoqué le courant de visites et de contacts que nous souhaitons. Citons : Les « Midis » et les « Soirées du Tourisme » dont le succès des conférences va grandissant; le Jeu « Son et Lumière : Bruxelles, ville royale » représenté à la Grand-Place de Bruxelles et qui a marqué le XXV^e Anniversaire de notre Fédération.

Le rapport d'activité souligne aussi le choix judicieux de la publicité faite à des revues, guides, programmes ou autres publications susceptibles de soutenir avec efficacité son action de propagande; il relève l'excellente documentation (bibliothèque, photothèque, clichés, prospectus et les 31 itinéraires, mis à la disposition du public.

Enfin, il signale que le Commissariat général du Tourisme, pour ne pas freiner brusquement les activités de petits syndicats d'initiative, a respecté les propositions de la Fédération pour la répartition du subside de l'Etat 1961.

NOTULES

TRADITIONS POPULAIRES

NOTULES

POISSONS D'AVRIL, PLAISANTES MYSTIFICATIONS

Le premier jour d'avril est consacré en Belgique, comme dans le reste de l'Europe romane et teutonique, à des mystifications joyeuses que l'on nomme « poissons d'avril ».

Qui n'en a pas été victime ?

Qui n'a pas non plus en certaines circonstances de sa vie éprouvé un plaisir malicieux à jouer une farce à ses amis ?

Il arrive, en effet, que l'on réponde avec beaucoup d'empressement à une invitation à un grand dîner devant avoir lieu le premier avril; par la suite, on est tout étonné d'apprendre que les personnes de qui l'aimable invitation est censée émaner ont manifesté une certaine surprise en recevant l'acceptation à la sollicitation qu'elles n'ont pas faite...

Mais le poisson d'avril le plus connu est sans doute celui qu'un journal anglais l'« Evening Star » se complut à faire à ses lecteurs et qui dérida pendant quelque temps le spleen de nos amis anglais. A la date du 31 mars 1846, ce journal annonça qu'une importante exposition d'ânes aurait lieu le lendemain dans la grande salle du Palais de l'Agriculture d'Islington. Les curieux se présentèrent en grand nombre et ils attendaient vainement jusqu'au moment où se regardant les uns les autres d'un air confus et inquiet, ils comprirent que la fameuse exposition ne devait compter que des ânes à leur ressemblance.

Il est certains poissons d'avril qui sortent un peu de la banalité. Citons celui-ci : L'électeur de Cologne, frère de l'électeur de Bavière, étant à Valenciennes, annonça qu'il prêcherait le 1^{er} avril. La foule fut prodigieuse à l'église. L'électeur monta en chaire, salua son auditoire, fit le signe de la croix, et s'écria d'une voix de tonnerre : « Poisson d'Avril ! », puis il descendit en riant, tandis que des trompettes et des cors de chasse faisaient un tintamarre digne de cette scène, si peu d'accord avec la gravité ecclésiastique.

Les enfants et les domestiques surtout sont exposés à ces plaisanteries du premier avril. On leur donne des commissions impossibles, on les envoie n'importe où pour acheter de l'huile de bras ou de cailloux, du sable filé, du baume de fer, « une corde pour lier le vent », un « bâton qui n'ait qu'un bout », une « once d'esprit en bouteille », etc.; on leur attache furtivement sur le dos des écriteaux, des queues ou des figures de papier, ou bien on les rend ridicules en leur barbouillant le visage à leur insu de taches blanches ou noires.

Quel est celui d'entre nous qui, dans la rue, n'a pas été accosté par un gamin un peu déluré, criant, avec une rare conviction :

— Monsieur, vous perdez quelque chose !

Pour s'entendre dire, si on se retournait :

— Poisson d'avril...

Mais pourquoi pratique-t-on ces attrapes diverses le 1^{er} avril plutôt que le 1^{er} février, ou le 1^{er} mars ou à une autre date ?

Après la conquête des Gaules, les Romains imposèrent leur calendrier aux peuples soumis, faisant commencer l'année vers l'équinoxe de printemps ou peu après cette date; c'est ainsi que dans nos régions,

les présents du nouvel an étaient échangés à une époque marquant le renouveau de la nature et plus précisément le 1^{er} avril.

L'origine des poissons d'avril remonterait au XVI^e siècle. Elle aurait été la conséquence indirecte d'une ordonnance rendue en 1564 par le roi de France Charles IX, séjournant au château de Roussillon dans le Dauphiné, ordonnance en vertu de laquelle le début de l'année qui jusque-là avait commencé le 1^{er} avril était reporté au 1^{er} janvier. La coutume des étrennes se fixa alors au 1^{er} janvier, mais elle s'imposa difficilement en raison du fait que certaines personnes ayant reçu leurs présents de renouvellement de l'an au 1^{er} janvier s'attendaient encore à recevoir quelque cadeau le 1^{er} avril.

C'est ainsi que s'établit cette curieuse coutume de mystifier les personnes qui s'accommodaient avec regret du régime nouveau : on leur envoyait des cadeaux simulés sous forme de paquets bien ficelés et ne contenant rien de quelque valeur; puis, l'amusement prit de l'extension et c'est ainsi que de faux messages furent échangés et que toutes sortes de farces anodines et plaisantes faites à l'occasion du 1^{er} avril furent mises sur le compte des mystifications permises à cette date et ne pouvant donc nullement formaliser les victimes.

Selon d'autres, l'origine de cet usage bizarre remonte à un prince de Lorraine que Louis XIII faisait garder à vue dans le château de Nancy. Ce prince trouva moyen d'échapper à la vigilance de ses gardes, et se sauva, le premier jour d'avril, en traversant la Meurthe à la nage; ce qui fit dire aux Lorrains : « C'était un poisson qu'on avait donné à garder aux Français. »

Cette date ne concorde nullement avec l'antiquité du poisson d'avril, car cette farce était connue de nos pères bien avant le règne de Louis XIII.

D'autres enfin présument que la fraie des poissons commençant vers les derniers jours du mois de mars, la pêche était autrefois interdite à cette époque, et que, par suite, tous ceux qu'on envoyait le premier avril au marché aux poissons devaient revenir sans avoir pu faire un achat.

Enfin, d'où vient cette bizarre appellation de « poisson d'avril » ?

On sait que la vie ancienne était assez empreinte d'astrologie, dans laquelle les signes du zodiaque jouent un rôle important. Or, l'astrologie ancienne voyait sortir le Soleil du signe des poissons précisément au mois d'avril. En vertu de la précession des équinoxes, le zodiaque a, depuis le temps d'Hipparque, rétrogradé d'un signe. Actuellement, le Soleil sort du signe des Béliers en avril, mais il sort toujours du signe des Poissons. De toutes les façons, ces fameux poissons d'avril sont le résultat de l'interprétation des anciens faiseurs d'horoscopes ou des personnes croyant à ces sortes de prédictions. Voilà pourquoi nos aïeux appelaient poissons d'avril ces simulacres de cadeaux ces plaisanteries et ces mystifications du 1^{er} avril.

Et, maintenant, que nos lecteurs n'imaginent pas que ces diverses explications constituent, elles aussi, un « poisson » !

Traditions Populaires

(suite)

Saint Georges et le Dragon

Saint Georges que l'Eglise fête le 23 avril a toujours été représenté dans l'iconographie chrétienne sous la forme d'un brillant chevalier terrassant le dragon.

Plus d'un savant folkloriste a essayé de nous donner l'explication de cette tradition iconographique, car, comme tout le monde le sait, les dragons ne sont point liés au symbolisme chrétien.

Selon d'autres, en partant du fait que le dieu Thor, de la mythologie germanique, était fêté à la même époque que saint Georges, l'identification de celui-ci avec le terrible dieu de la foudre ne serait pas exclue.

Les Eddas ne nous rapportent-elles pas que Thor a foudroyé le géant Igel qui avait pris la forme d'un dragon ?

Le bouleau doit saigner

Il faut, dit un dicton, que le bouleau saigne abondamment sous le glaive de saint Georges, pour qu'il y ait une bonne récolte.

Le bouleau taillé si fortement qu'il ne lui reste plus que le tronc ou même une partie du tronc présente alors, au printemps, un aspect des plus tristes. La sève s'écoule comme des veines du corps humain et ne sachant se frayer un chemin par le haut, elle se précipite sur le socle de l'arbre, et, sous l'influence de l'air, ne tarde pas à ressembler de loin à de la chair fraîchement coupée. Il n'est pas impossible que des faits analogues aient donné lieu aux mythes des Dryades, des femmes-arbres, etc.

Une chose regrettable...

Dans un de leurs derniers fascicules, les « Cahiers de la Fondation Charles Plisnier » avaient annoncé que « trois de nos universités ont inscrit les cours de folklore et d'arts populaires comme cours à option pour les élèves... »

Cependant, M. E. Legros, titulaire du cours à l'Université de Liège, a fait remarquer à ce propos que, « à Liège, il s'agit seulement d'un cours libre, c'est-à-dire précaire, personnel et bénévole, renouvelable chaque année, sur demande et, sur le plan universitaire, sans intérêt pratique pour les étudiants ».

Aussi, M. Joseph Roland, président de la section wallonne de la C.R.B.F., a-t-il protesté en déclarant : « C'est une chose regrettable de constater l'indifférence des autorités académiques à l'égard d'une discipline qui est enseignée depuis des dizaines d'années dans les pays de l'Europe septentrionale et centrale. La seule université installée en Wallonie ignore tout du folklore et des arts populaires de chez nous ! »

Pour réparer des ans l'irréparable outrage...

Des informations parfois confuses circulent à propos de l'état de délabrement et de danger de l'église Sainte-Marie à Schaerbeek. En réalité, les techniciens qui ont reçu mission d'examiner l'édifice sont unanimes à considérer : 1° que sa réparation serait difficile; 2° qu'elle serait extrêmement coûteuse.

On ajoute que les échafaudages seuls représenteront au fil des ans (et il faudra de nombreuses années !) quelques gros millions.

Aucun des techniciens consultés n'a répondu avec précision que la restauration *était* possible. L'un d'entre eux — professeur d'université — qui dans une interview avait laissé entendre que dix millions suffiraient à mener ce travail à bien, vient de prononcer maintenant le chiffre de... 200 millions ! Non pas comme une certitude mais comme une possibilité...

En attendant (dans la crainte d'accident provoqués par de nouvelles chutes de pierres), l'administration communale de Schaerbeek a clôturé autour de l'église une large zone de protection.



La 35^{me} Foire Internationale de Bruxelles

EN dépit des bouleversements économiques et politiques que connaît l'Europe, la Foire internationale de Bruxelles, qui se tiendra du 28 avril au 9 mai, en sera à sa 35^e édition, poursuivant ainsi une route ascendante jalonnée de statistiques toujours plus encourageantes.

La superficie couverte est passée de 84.800 mètres carrés en 1959 à 95.800 en 1962, ce qui constitue d'ailleurs le maximum disponible actuellement. Il y eut 4.304 exposants en 1959, 4.347 en 1960, 4.504 en 1961, et ce chiffre est en passe d'être dépassé cette année.

Quant aux représentations officielles gouvernementales, elles ont doublé depuis 1960 : 14 gouvernements, en effet, seront officiellement présents à la foire contre 7 en 1960. Il s'agit de : l'Autriche, la Bulgarie, la Grande-Bretagne, le Grand-Duché de Luxembourg, la Grèce, le Japon, la Mauritanie, la Pologne, le Portugal, la R. F. d'Allemagne, la Suède, le Tchad, la Tchécoslovaquie et les U.S.A.

Le patio, dont le bassin central va disparaître, servira cette année de cadre aux représentations gouvernementales et, pour la première fois, la galerie du palais 7 sera utilisée comme lieu d'exposition.

AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS -

Le Concours Littéraire de la Province de Brabant pour 1962

Le concours littéraire de la Province de Brabant pour 1962 est réservé aux romans et nouvelles. Les concours ultérieurs seront respectivement réservés aux essais (1963), à la poésie (1964) et à la littérature dramatique (1965).

Le concours vise à l'attribution de deux prix littéraires, chacun d'un montant de 20.000 F, affectés respectivement aux œuvres écrites en langue française ou en langue néerlandaise.

Les manuscrits, ainsi que les œuvres publiées après le 1^{er} janvier 1958, doivent être adressés en triple exemplaire avant le 15 juin 1962 à M. le Gouverneur de la Province de Brabant, rue du Chêne, 22, Bruxelles, où les intéressés peuvent se procurer le texte complet du règlement du concours.

Les œuvres doivent être accompagnées des pièces justificatives prévues par le règlement.

Herman Closson à l'honneur

Le collège des bourgmestre et échevins de Saint-Gilles a entériné la proposition du jury de décerner le Prix de Littérature 1961, d'une valeur de 25.000 F, à M. Herman Closson, pour son œuvre théâtrale « Hélène seconde ». Quinze auteurs saint-gillois participaient au concours.

Le jury, placé sous la présidence de M. Marc Carpeaux, échevin de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, était composé de MM. Constant Burniaux, Roger Bodart et Robert Goffin, membres de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, de Mme Marie Delepeleer, MM. Paul Bernier et Charles Van Tilborgh, membres du conseil communal, et M. Léon Aerts, chef du service de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, secrétaire.

Le prix sera remis au lauréat au cours d'une soirée artistique à l'Hôtel de Ville, le samedi 14 avril, à 20 heures.

L'Ordre des Iscaniens à Overysel

Dans les caves à vin d'Overysel s'est tenue la première soirée gastronomique de l'Ordre des Iscaniens.

Cette soirée mémorable débuta par la remise de l'insigne de l'ordre à Messieurs M.-A. Duwaerts, le secrétaire permanent de notre fédération touristique; Nicaise; R. Michiels et Madame Sombryn.

Après l'intronisation les invités furent conviés à une table d'hôte. L'apéritif fut suivi de différents mets de poisson préparés à la sauce Isca. Comme quoi l'art culinaire s'intéresse à la production locale, qui mérite tous les éloges.

Une visite aux caves prouvait amplement le développement rapide de cette industrie nouvelle qui utilise d'une façon heureuse les produits vinicoles d'Overysel.

La « Foire de Printemps » à Charleroi

Au Palais des Expositions de Charleroi se tient en ce moment la « Foire de Printemps ».

La Fédération touristique du Brabant n'a pas manqué d'y apporter sa participation.

Son stand, qui ne comporte pas moins de vingt-quatre mètres carrés, est érigé dans la section « Tourisme » et « Voyages », groupés dans le hall d'honneur inférieur du palais.

Les visiteurs s'attardent avec beaucoup d'agrément et un intérêt certain devant ses grands panneaux photographiques, ses diapositives en couleurs, qui retracent les beautés touristiques de la région sud de notre province, cependant que ses vitrines consacrées aux métiers d'art brabançons captivent tous les regards.

L'exposition restera ouverte jusqu'au 8 avril.

Décès de Mgr Versteyleen

Nous apprenons avec peine le décès, survenu à Héverlé, à l'âge de 66 ans, du Révérendissime Prêlat Jean Versteyleen de l'Abbaye-de-Parc.

Appartenant à l'Ordre des Prémontrés, le défunt, haut protecteur des arts, qui a consacré un dur labeur à la restauration de l'abbaye placée sous sa direction, devait être fêté cette année, en été, à l'occasion du XXVe anniversaire de sa prêlature.

Il disparaît au moment où tout permettait de croire que son œuvre allait être parachevée.

Un spectacle gai

Le cercle royal « Euterpe » de Bruxelles donnera son 3^{me} spectacle, le samedi 14 avril 1962, à 20 heures, au Palais des Beaux-Arts (salle de musique de chambre).

Au programme : « Baby Hamilton », comédie gaie en 3 actes de Braddell et Hart.

Les membres de la Fédération touristique et leur famille pourront — sur présentation de leur carte — disposer de place moyennant un droit de 25 F aux fauteuils et 10 F au balcon. Places numérotées chez M. J. Louvois, 39, rue au Beurre, Bruxelles, entre 11 et 12 heures.

LES CONSEILS DE L'OFFICE DU BON LANGAGE

... Mais dites :

- Ne dites pas...**
- Le pauvre petit a dur à apprendre tout cela par cœur.
 - Il est en aveux. Il est entré en aveux.
 - Une appendice.
 - On m'a pris à court, je n'ai pu répondre.
 - Ce mot est pris dans son acception la plus large.
 - Il a bien de la peine à apprendre...
 - Il a avoué. Il a fait des aveux. Il est entré dans la voie des aveux.
 - Un appendice. Une appendicite.
 - On m'a pris de court...
 - Ce mot est pris dans son acception la plus large.

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

AVRIL

- 15 **ANDERLECHT** : Concours du « Bœuf Gras ».
- HOEGAARDEN** : Procession des « Douze Apôtres ».
- SCHAERBEEK** : Cortège carnavalesque.
- 23 **BRAINE-L'ALLEUD** : Cortège carnavalesque.
- HAKENDOVER** : Grande procession du « Divin Rédempteur ».
- LEMBECQ** : « Marche de Saint-Véron ».
- 28 Foire Internationale de Bruxelles.
- DIEGEM** : Pèlerinage à Ste-Corneille.
- 29 **GREZ-DOICEAU** : Procession de cavaliers « Chevauchée de Saint-Georges ».
- WATERMAEL-BOITSFORT** : Vers cette date : Floraison des cerisiers du Japon, pruniers et pommiers sur le Plateau des Trois Tilleuls (unique en Europe).

MAI

- 6 **MARBAIS** : Procession religieuse et folklorique de la Sainte-Croix (départ à 4 h du matin).
- 14 **VILVORDE** : Grand concours agricole.

JUIN

- 3 **BRUXELLES** : Messe des « Roys » du Grand Serment Royal et de Saint-Georges des Arbalétriers, en l'église de Notre-Dame au Sablon.
- LOUVAIN** : Plantation du Meyboom.
- 10 **HAL** : Cortège historique de Notre-Dame de Hal et Foire de Pentecôte.
- JODOIGNE** : Cortège carnavalesque et folklorique.
- 11 **ANDERLECHT** : Procession historique de Saint-Guidon.
- 17 **SAINTEES** : Procession avec le char transportant la châsse de Sainte-Renelde.



Un collectionneur

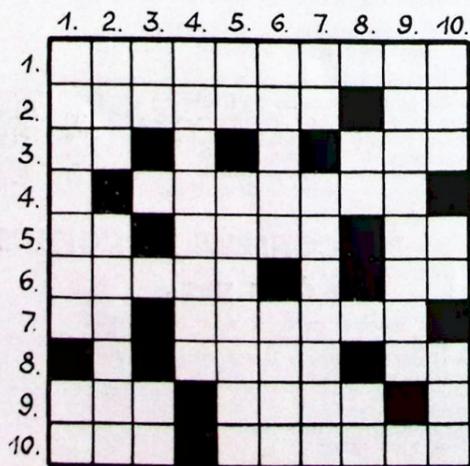
C'est le collectionneur Gaston America — qui acheta jadis, pour le sauver, le château de Beaulieu et le céda aux Amis de Manneken-Pis qui a été, l'autre soir, l'hôte du service de centralisation des études généalogiques et démographiques de Belgique.

A l'intention de l'assistance réunie à cette occasion à la Maison des Arts de Schaerbeek, le conférencier évoqua le destin de la famille de la Tour et Tassis qui, depuis 1490, exerça la grande maîtrise des Postes impériales. Après avoir présenté les portraits de tous les chefs de la famille jusqu'au XIX^e siècle, y compris celui d'Alexandrine de Rye, épouse de Léonard II, dont l'effigie ne fut reproduite sur un timbre-poste qu'en dehors de la série émise en 1952, M. America montra quelques-unes des pièces de sa précieuse et riche collection, laquelle s'étend à tous les domaines relatifs à l'histoire postale.

NOS MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 29

HORIZONTALEMENT. — 1. Doyen des Métiers bruxellois et partisan acharné des libertés communales, il fut décapité en 1719 sur l'ordre du Marquis de Prié. - 2. Hameau sur la Dyle, entre Bousval et Court-Saint-Etienne. Deux voyelles. - 3. Pronom. Aride. - 4. Commune du Brabant, non loin d'Aarschot. - 5. Préfixe. Possessif. Pronom. - 6. Celui de Willebroek traverse Vilvorde. Pronom. - 7. Dans un éclat de rire. Commune située au sud du Brabant et qui possède un imposant tumulus de 11 mètres de hauteur et de 50 mètres de diamètre, entouré d'un petit mur. - 8. Dieu des Vents. Article arabe. - 9. La Senne en forme une à Anderlecht. Ville d'Allemagne. - 10. Sa ferme est située près du Bois de



Beumont. Pièces comiques des XIV^e et XV^e siècles.

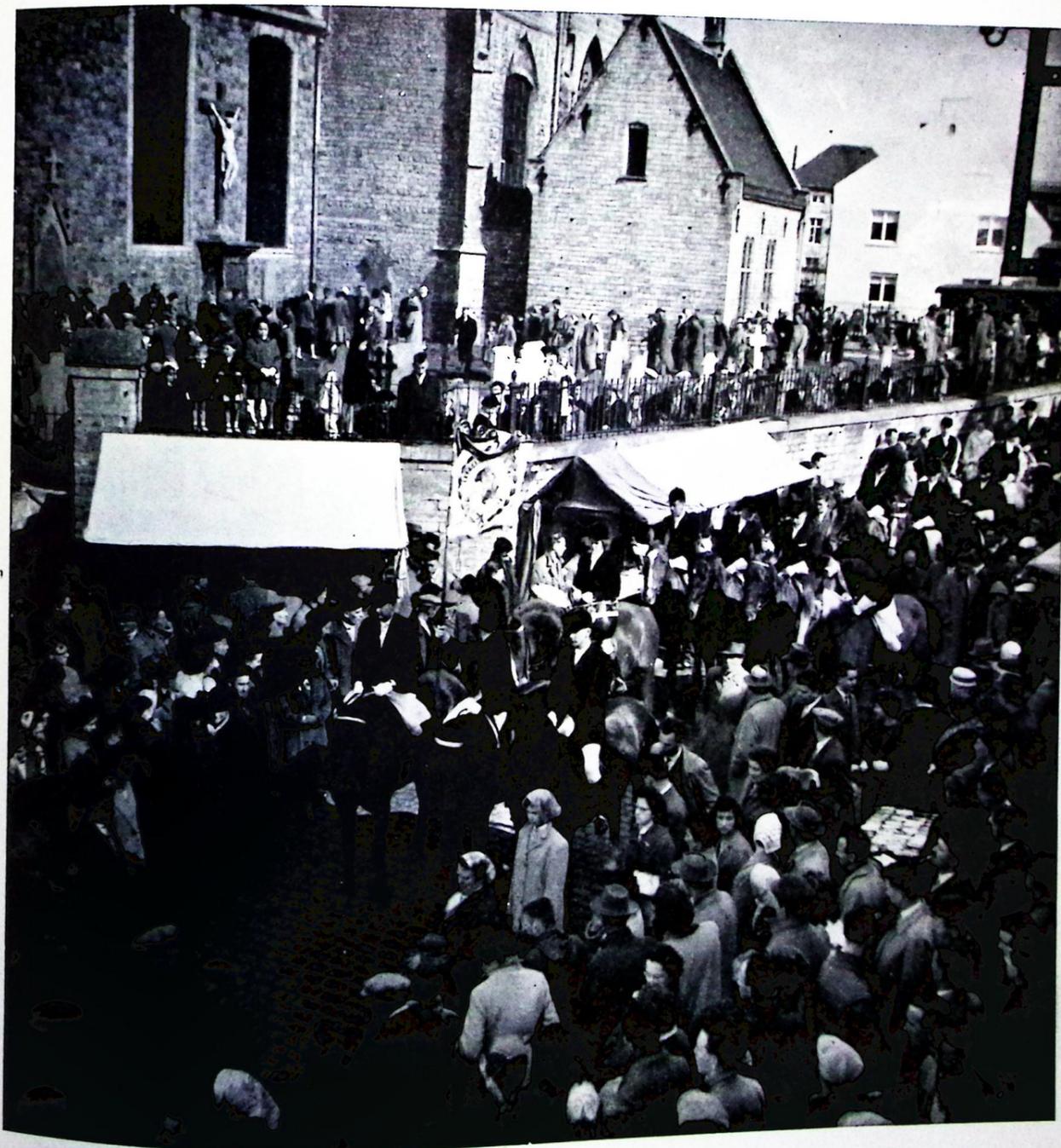
Verticalement. — 1. Bourgmestre de Bruxelles sur l'initiative de qui fut votée la Senne. Fin de verbe. - 2. Son Arche désigne une ancienne maison patricienne de Tirlemont datant du début du XVII^e siècle. Secrétaire de Marie Stuart dont la tombe se trouve dans l'église de La Hulpe. - 3. Négation. En les. - 4. Nom d'une des 6 maisons qui forment à la Grand-Place de Bruxelles, la « Maison des Ducs de Brabant ». - 5. Interjection. Commune du Brabant, au sud de Braine-l'Alleud. - 6. Permet de confectionner des tapis à Hekelgem. Homme politique congolais. - 7. Dans le calendrier. Parenthèse de la force. - 8. Possessif. Parenthèse sur eux. - 9. Commune du Brabant sur l'IJse, où l'on peut admirer une église du XIII^e siècle à deux tours romanes. - 10. Nom d'une des maisons de la Grand-Place de Bruxelles, qui fut jadis habitée par les ébénistes et les tonneliers. Longe un canal. Nom d'une des pédagogues de la faculté des arts de Louvain, qui se trouvait rue de Diest.

Pierre LAURENT.

SOLUTION DU PROBLEME N° 28



HAKENDOVER



Le fameux pèlerinage de Hakendover aura lieu le 23 avril 1962.

Photo de Sutter.



« Het Heideken (1912)
De Ric. 15/50

*L'ancienne ferme-auberge « Het Heideken » de Ganshoren,
aujourd'hui disparue...*